

ROMAN

Ying Chen, peintre de l'invisible

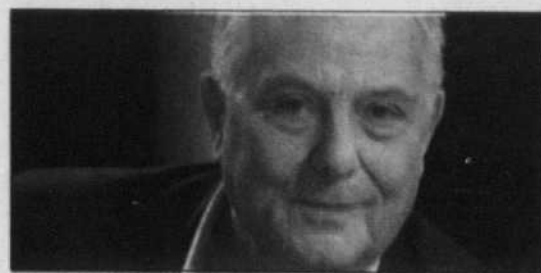
Page F 3



ESSAIS

Sollers, la vie et rien d'autre

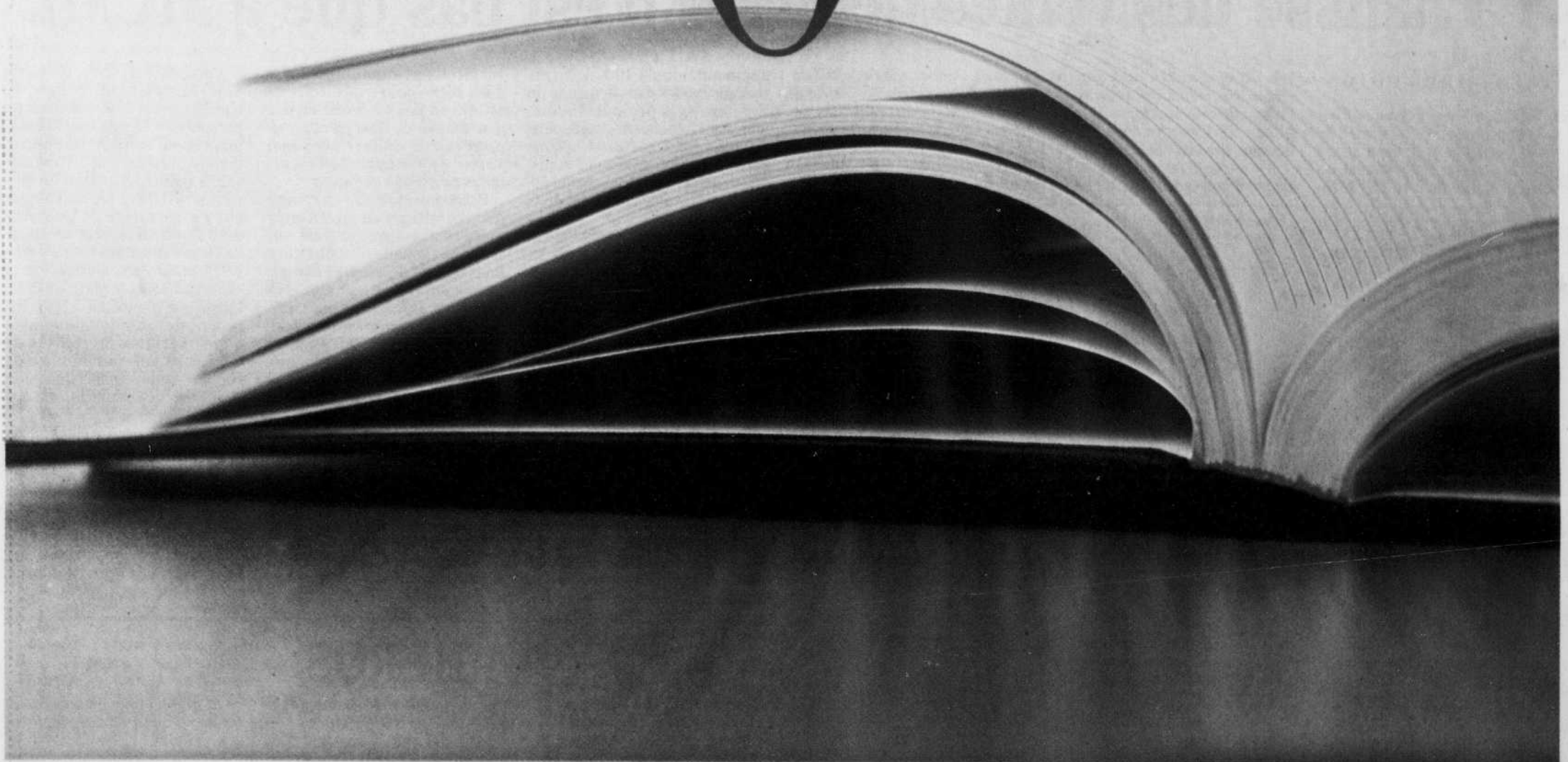
Page F 10



LE DEVOIR



Salon du livre de l'Outaouais



SOURCE NEWS.COM

Les héros passent au Salon

Le 27^e Salon du livre de l'Outaouais se tiendra du 9 au 12 mars, sur le thème «Nos héros»

ANNE MICHAUD

Héros de tous les jours, héros sportifs, héros politiques, héros de romans... tous les types de héros seront à l'honneur cette année au Salon du livre de l'Outaouais (SLO). Salon qui se déroulera d'ailleurs plus tôt qu'à l'habitude et sur quatre jours plutôt que cinq, à la demande de l'ADELF (Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française) qui souhaitait le distancer des salons du livre de Paris et de Québec.

Ce thème des héros permettra de mettre en évidence plusieurs personnes qui ont marqué l'histoire de l'Outaouais dans une exposition thématique élaborée grâce au concours du Centre régional d'archives de l'Outaouais (CRAO) et de l'historien Raymond Ouimet. On l'exploitera aussi lors de la cérémonie d'ouverture avec la présentation d'un extrait du *Héros des zéros*, une comédie musicale contemporaine mettant en vedette les jeunes comédiens et chanteurs des Productions musicales L'Artishow. Et finalement, un concours intitulé À chacun son héros permettra aux participants de gagner quotidiennement un lot de livres

et d'albums de bandes dessinées pour adultes et pour enfants.

De la visite attendue

Qui dit salon du livre dit invités d'honneur, et ceux du 27^e SLO seront l'explorateur-conférencier Bernard Voyer, l'auteure-comédienne-animatrice-dramaturge Francine Ruel, de même que Françoise Lepage (Ontario français), Michel Lavoie (littérature jeunesse et Outaouais) et Jacques Gauthier (lauréat du prix littéraire Jacques-Poirier - Outaouais 2005).

Cette année, on a confié la présidence d'honneur au père du fameux Amos Daragon, Bryan Perro, qui avait lancé les trois premiers tomes de sa série au SLO en 2003. Les jeunes lecteurs auront plusieurs occasions de le rencontrer, de même que plusieurs de leurs auteurs, illustrateurs et personnages préférés, tels Dominique Demers et Philippe Béha, qui lanceront *La Plus Belle Histoire d'amour* (Imagine), Anique Poitras, qui se déguisera en «fée des bonbons» (Dominique et compagnie), et Clifford le gros chien rouge, qui fait actuellement l'objet d'une exposition au Musée canadien des civilisations.

Très appréciés des enfants, les comédiens de

l'émission *Banzaï* (Télé-Québec) seront sur place pour participer à des jeux et à des séances d'animation. On note aussi que plusieurs émissions de la Première Chaîne de Radio-Canada seront diffusées en direct, dont la très populaire *275 Allô - Ado Radio*, le vendredi soir. D'ailleurs, pour la première fois, la soirée du vendredi sera principalement consacrée aux enfants: de 18h à 19h30, on invite les 4 à 8 ans à revêtir leurs plus beaux pyjamas pour une séance de «contes en pyjama», alors que les 9 à 12 ans sont attendus dès 19h30 pour participer à la soirée «Mon livre en pantoufles», qui se déroulera sur les thèmes de la magie et de la sorcellerie! Une cinquantaine de chanceux passeront même toute la nuit au Salon... une nuit peuplée de beaux rêves, à coup sûr!

Les grands ne seront pas en reste puisqu'on maintient les populaires soirées «Contes et portoinaugurées il y a trois ans ainsi que la «Soirée de poésie» du samedi. Plusieurs causeries seront offertes durant toute la durée du SLO, sur des thèmes tels que la simplicité volontaire, le jeu excessif et ses effets sur l'entourage du joueur, la commercialisation de l'eau, l'action communautaire et l'action politique. Parmi les événements spéciaux, notons qu'en

plus de lancer son premier roman, intitulé *Écorchées* (Remue-Ménage), la criminologue Sylvie Frigon prononcera une conférence sur les femmes en milieu carcéral. D'ailleurs, les femmes seront à l'honneur durant tout le Salon, et particulièrement le samedi puisque l'entrée au SLO sera gratuite pour elles à compter de 16h ce jour-là, une manière originale de souligner la Journée internationale de la femme, qui aura eu lieu plus tôt dans la semaine.

Parmi les invités les plus attendus de ce 27^e SLO, on note François Perreault, responsable des relations publiques de la commission Gomery, qui vient de lancer *Gomery l'enquête* (Éditions de l'Homme) et qui participera à une table ronde sur les dessous de la commission Gomery en compagnie des auteurs-journalistes Gilles Toupin (*Le Déshonneur des libéraux*, VLB éditeur) et Normand Lester (*Les Secrets d'Option Canada, Les Intouchables*). On mise aussi beaucoup sur la présence du journaliste Michel Vastel (*Nathalie - Briser le silence*, Libre Expression) et sur le Zapartiste François Parenteau, récemment congédié par Radio-Canada, qui publie *Délits d'opinion: chroniques d'humour et rien d'autre*

VOIR PAGE F 2: HÉROS

À l'été 2006, venez à PERCÉ célébrer notre 5^e anniversaire de création...

Inscrivez-vous à l'École internationale d'été de Percé de l'Université Laval

www.faaav.ulaval.ca/perce



- 3 au 8 juillet
Atelier d'illustration : le récit illustré
- 17 au 29 juillet
Séminaire de maîtrise en arts visuels : le sens de l'usage de l'art
- 7 au 12 août
Classe de maître en design graphique : l'affiche
- 14 au 26 août
Séminaire de philosophie : du Beau, de Platon à l'art contemporain
- 4 au 9 septembre
Atelier en photographie : nature et paysage II
- 10 au 15 juillet
Carnet de voyage
- 31 juillet au 5 août
Classe de maître en design : identité territoriale
- 14 au 26 août
Classe de maître : art, architecture et paysage
- 28 août au 2 septembre
Atelier en photographie : nature et paysage I
- 11 au 16 septembre
Programmé intensif en gestion de projets

LIVRES

L'Art de la fugue



Robert Lalonde

Dans le désert de solennité de sa fonction — il fut ambassadeur, consul, attaché culturel —, Sergio Pitol, écrivain mexicain, mis au monde par Borges 20 ans après sa naissance («Borges est le miracle qu'attendait désespérément la langue espagnole»), s'est fait chroniqueur non pas des imbécillités nationales mais des secrets et des prodiges consignés dans les livres.

Véritable syndicat d'écrivains à lui tout seul, Pitol vit et écrit comme il voyage, ses valises bourrées de livres et les yeux tout le tour de la tête. («Le voyageur, comme l'écrivain, n'a que la certitude du départ. Aucun des deux ne sait ce qui lui arrivera en chemin ni quand il reviendra dans son Ithaque personnelle.» Il enregistre tout ce qui l'entoure. «Je suis la caméra et je suis moi-même, égaré, poursuivi, capturé, jugé.») Pourvu de ce don merveilleux d'ubiquité, concédé par la nature aux diplomates («en guise de consolation»), l'écrivain constate que le monde est entré dans l'anti-utopie et que la lecture de nos rêves nous en apprend plus que «la grandiloquence, les jérémiades, l'ardeur apostolique et la pontification didactique» qui régnaient dans les antichambres des grands de ce monde.

Persuadé dès son jeune âge qu'il vaut mieux s'enfoncer dans le chaos que de prendre les chemins indiqués, l'écrivain en devient consacré, en compagnie de

ses amis lettrés, des centaines d'heures à l'élaboration d'un roman «dont pas un mot ne sera écrit». Il admire Fuentes, Rulfo, Castellanos, ces écrivains dont le style est «un dérivé non religieux du langage sacré». Faulkner, Melville, Hawthorne obsèdent ces jeunes gens, arpentant à cœur de jour «l'inextricable labyrinthe d'extricéités» qu'est la ville de Mexico. Aussitôt largué par ses copains, l'apprenti écrivain «se ferme comme une huître qui essaie d'esquiver les gouttes de citron». Il est inquiet de son avenir et pourtant l'avenir ne l'intéresse pas. Le Mexique est en perpétuelle révolution («Les maux que pourrait causer la révolution ne seront jamais aussi grands que ceux causés par l'absolutisme!»). Il faut lire ces pages narrant la jeunesse intellectuelle mexicaine des années 60, cette atmosphère débordante de générosité, de fraternité, d'angoisse et d'espoir, assez semblable à celle présidant à notre révolution dite tranquille — ou quand même pas mal de choses volèrent en éclats.

De Veracruz, le poète qui n'est pas encore publié («Mon ange gardien me protège: j'ai égaré mes poèmes!»), le vagabond qui n'est pas encore diplomate, prend un bateau pour Barcelone — comme les nôtres gagnaient Paris — où, dans des cafés poussiéreux, libre et rongé de nostalgie («Les nostalgies virtuelles sont les plus douloureuses, tout ce qui aurait pu être, dû être et n'a pas été...!»), il ne trouve ni l'amour, ni la libération, ni même l'inspiration, mais sa mémoire, avec sa «logique oblique et rebelle comme celle des songes».

J'y suis, je m'y retrouve, tout à fait. J'ai connu aussi ces matins d'insupportable exil, ces réveils désolés, cette brusque déflagration du rêve. Mes intérêts étaient aussi variés que mon ignorance était grande, et le dégoût de ce «vice de l'écriture», qui ne me menait nulle part, m'étranglait. Il me fallait vivre et vivre était au-dessus de mes forces. Il me fallait lire et tout bon livre m'étouffait. Immersion dans l'immonde, tentatives

étrangères à ma volonté, éloignement incompréhensible de ce «jeu de cache-cache jubilatoire comme l'art de la fugue» que devait être l'écriture. La ville n'est pas faite pour l'écrivain, qui pourtant y vit, y croupit. Il y apprend la liberté, qui a un «avant-goût de Jugement dernier». Son apprentissage est une mutation, un déchirement. Les premiers pas de l'homme sur la Lune le laissèrent, comme moi, de glace. J'avais tout vu ça dans mon enfance, moi aussi, «sous la plume de Verne et de Wells». Mais je lis, je m'acharne, je défriche au hasard, obsédé, apeuré, persuadé de ma «stupidité monumentale», convaincu, cependant, que «j'écrirai mon premier roman dans six mois». (J'en change constamment de titre, moi aussi.) Subitement, tout ce qui était enfoui dans un coin inaccessible surgit, ayant mystérieusement survécu. «Écrasé sous l'obsession de la misère». Je me mets à travailler, je dors de nouveau «correctement», dans mon appartement «pareil à la proue d'un bateau».

Pitol, dans *L'Art de la fugue* (Passage du Nord/Ouest), ne revient pas sur ses pas: il revit, au jour le jour, les étapes de cette fugue perpétuelle — sa vie —, où se côtoient «les expériences fantastiques que je ne pourrai jamais regretter, mais aussi le noyau d'angoisse qui m'oblige toujours à y mettre fin pour en rechercher de nouvelles». Vivent et scribouillent en sa compagnie de très nombreux écrivains. On voudrait les lire tous, persuadés comme Pitol, ce maniaque du travail de la littérature et de la vie, qu'il s'agit d'écrivains indispensables: Carlos Monsivais, Dario, Velarde, Vallejo, Machado, Bassani, Duccio de Buoninsegna et compagnie. On souffre d'une absurde ignorance de ces merveilleux conteurs, si loin du «mainstream» et du «coup de cœur», de toute évidence les meilleurs, et que Pitol défend admirablement. Il faut, écrit Pitol, maintenir un dialogue vivant avec de grands écrivains, sans lesquels le nouveau scribouilleur «court le risque de passer sa vie

à enfoncer des portes ouvertes». («Je ne connais rien de plus réducteur que le culte de la mode!») Et il faut distancer «ces écrivains graves, sérieux et ridicules jusqu'à la bêtise», dont parlait Paul Léautaud, il y a plus de cinquante ans («Le vrai sera toujours nouveau»).

Tout comme *Le Voyage*, merveilleusement traduit par Marie Flouriot, publié en 2003 aux Allusifs (chapeau: la maison fait un sacré bon boulot!), *L'Art de la fugue* démontre bien que, dans notre monde où «la banalité devient règle», comptent plus que l'éclat, la mode, le scandale, «ces plus secrets de l'être où logent les cendres du premier amour et la source véritable de l'imagination». Pitol cite Borges, son mentor: «Nous sommes tout le passé, nous sommes notre sang, nous sommes les gens que nous avons vu mourir, nous sommes les livres qui nous ont rendus meilleurs, nous sommes avec bonheur les autres.» Pas une page où «cette sensation de désastre qui parcourt le monde» ne se trouve rachetée par le bonheur essouffant de voyager en lisant.

Dans *Le Voyage*, justement, Pitol écrit: «Il y a des vases communicants secrets entre l'innocent qui sonne les cloches de l'église et le peintre éminent qui, dans une chapelle de la même église, donne vie à une Vierge majestueuse, supérieure à toutes les icônes que renferme le lieu sacré.» Voilà notre homme, avec son double registre, «d'un tenant du génie, l'autre, de l'imbécillité», écrivain unique, qui entretient une relation privilégiée avec l'univers, ausculte l'inconnu et, de là, prononce des paroles secrètes.

Un brin factieux, Pitol avoue: «Mon bagage théorique a été, tout au long de ma vie, désespérément réduit.» Peut-être. Mais que dire de son gros balluchon d'expériences et de livres? «La seule influence dont on doive se défendre est la nôtre!» Comme de raison. Mais c'est à crier sur les toits, aujourd'hui, non?

Collaborateur du Devoir

La hausse des ventes de livres n'est pas due à MCML

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si les ventes de livres ont fait bonne figure en 2005, peu d'indices permettent de conclure à l'effet boomerang de Montréal, capitale mondiale du livre (MCML).

«Ça n'a sûrement pas nui, mais je ne suis pas prêt à dire que c'est la principale cause», affirme Benoît Allaire, de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ).

Il y a une dizaine de jours, *Le Devoir* faisait part d'un joli bond

dans les ventes de livres, de 2004 à 2005. Le président de l'Association nationale des éditeurs de livres, Gaston Bellemare, voyait là l'impact de MCML. En effet, les chiffres publiés par l'Observatoire de la culture indiquent une

augmentation de 10 % des transactions totales dans le monde du livre (pour la période de mai, marquant le début la grande fête, à décembre). Une hausse notable dans la jeune histoire des statistiques du livre au Québec, qui enregistrait jusque-là des taux de 0, 2 ou 4 %.

Or M. Allaire souligne que la majeure partie de cette hausse ne provenant pas des ventes en librairies, aux particuliers, il est peu probable qu'elle soit le fruit des festivités de MCML. «Là où on trouve la plus forte augmentation, c'est du côté des ventes directes par les éditeurs et des grandes surfaces, qui ont eu aussi une bonne augmentation.»

Les données de l'ISQ ne permettent pas de départager clairement l'écoulement de livres généraux et de manuels scolaires ou didactiques. Reste que les ventes directes aux éditeurs s'adressent en bonne part aux commissions scolaires et aux bibliothèques. Quant aux Cosco et autres Wal-Mart, ces grandes

surfaces ont connu une fièvre d'un autre genre que celle de MCML en 2005: la sortie du dernier volume de Harry Potter. «Je pense que ça explique une bonne partie de l'augmentation des ventes en grandes surfaces.»

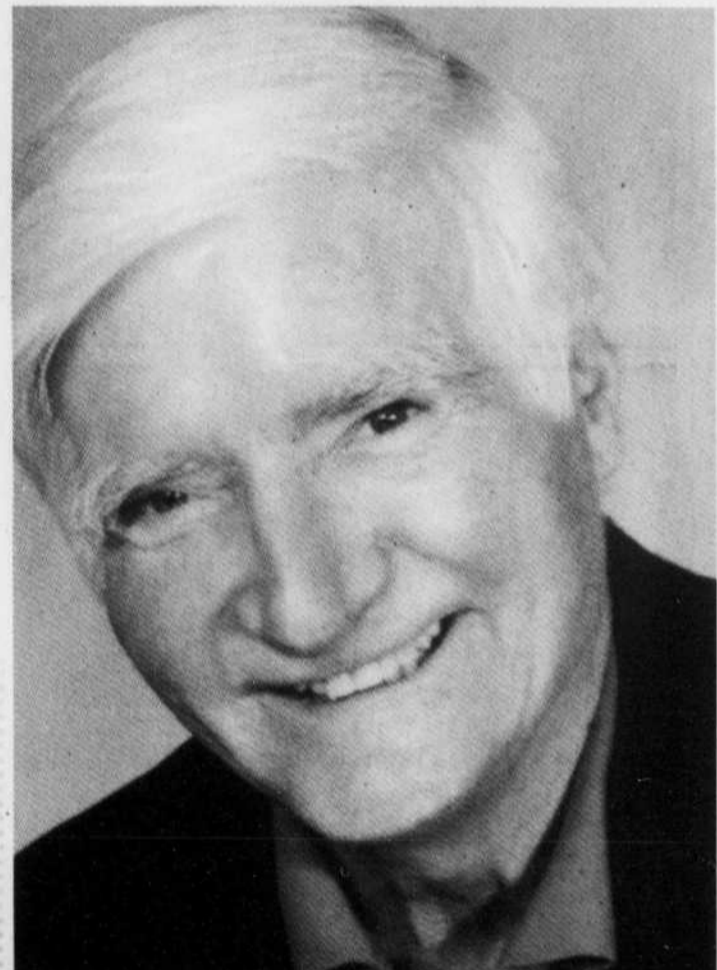
Il faut aussi prendre en compte d'autres facteurs, comme la croissance économique générale, ainsi que le rappelle le statisticien. En 2005, «les dépenses de consommation ont connu leur plus forte croissance depuis longtemps, précède-t-il. Cette augmentation [des ventes de livres] serait peut-être due en partie au fait que les gens sont en confiance, ils ont plus d'argent à dépenser et le secteur du livre en profite.»

Une lecture que partagent certains acteurs du milieu. «Plusieurs éditeurs ont eu une bonne année, mais on ne peut pas lier ça au fait qu'il y a eu MCML, estime Giovanni Calabrese, des Éditions Liber. À mon avis, il n'y a pas de lien direct. Si l'année a été bonne, c'est parce que l'économie est assez bonne en général.»

L'embellie du livre, qu'on réduit maintenant à peu de choses, remet non seulement en perspective l'impact de MCML, mais aussi celui de Québecor, dont le président de l'ANEL faisait le principal artisan de succès de MCML. «Il est évident que l'association de Québecor avec Montréal capitale mondiale du livre faisait partie d'un rapprochement entre Québecor et la culture, disons, savante, croit M. Calabrese, ajoutant à cela l'achat récent de Sogides. Il semble que l'opération de charme de Québecor auprès du milieu de l'édition redore plus l'image du géant des communications que celle du livre.

«Tout ça veut dire que l'intérêt pour le livre se maintient, mais pas nécessairement qu'il est plus grand qu'avant», conclut Benoît Allaire. Avec un peu de patience, les chiffres de l'année en cours permettront peut-être d'y voir plus clair...

Le Devoir



Gilles ARCHAMBAULT

L'Ombre légère

Tout à coup, toute la vie est illuminée, révélée, anéantie peut-être.



Nouvelles

184 pages - 19,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Place des Arts Studio-théâtre

Le Studio littéraire Saison 2005-2006

8 mars

Une autre façon d'aimer les femmes

Lu par Michel Garneau, poète, auteur de théâtre, traducteur, professeur d'enthousiasme et lecteur généreux.

À l'occasion de la Journée mondiale de la femme, il s'avance, seul en scène, mais porteur des mots de poètes américaines qu'il aime et... quente. Car une autre façon d'aimer les femmes, c'est de les traduire!

Tarif: Studio-théâtre 15 \$ par personne 10 \$ étudiants

Horaires complets: www.pda.qc.ca

Billetterie: (514) 942-2112 1 866 942-2112 www.pda.qc.ca

Une production en collaboration avec: Les Capteurs de mots, Place des Arts

SUITE DE LA PAGE F 1

(Lancôt). De retour de Turin, Robert Froisiendra présenter son *Dope story* (Logiques), un ouvrage sur le dopage dans le monde du sport, alors que le journaliste François Bugingo (*Rebelle sans frontière*, Boréal) se penchera sur les différences entre le travail de journaliste et celui de biographe. Finalement, fidèle à sa tradi-

HÉROS

tion en matière de bande dessinée, le SLO accueille les bédécistes Jacques Goldstyn (*Van l'inventeur*, Bayard), Tristan Demers (*Un enfant de la bulle*, Les 400 Coups), Delaf et Dubuc (*Les Nombriels*, Dupuis) ainsi que le Belge Michel Weyland (*Aria-L'Élixir du diable*, Dupuis). Celui-ci ne sera d'ailleurs pas seul à venir d'outre-mer puisque la délégation belge comprendra aussi les auteurs Alain Bertrand et Claude Roussy, alors que de France viendront le lauréat du Goncourt 2005, François Weyer-gans, ainsi que Christine Schneider et Hervé Pinel, auteu-

re et illustrateur de nombreux (et superbes!) albums pour les tout-petits.

Si l'espace restreint du Palais des congrès de Gatineau, où se déroule le Salon du livre de l'Outaouais depuis 25 ans, empêche celui-ci de prendre de l'expansion et oblige les organisateurs à refuser chaque année de nouveaux exposants, c'est néanmoins à une belle et dynamique fête du livre que sont conviés les lecteurs de tous âges de l'Ouest québécois et de l'Est ontarien du 9 au 12 mars. Passez donc au Salon!

Collaboratrice du Devoir

Triptyque www.triptyque.qc.ca triptyque@editionstriptyque.com Tél.: (514) 597-1666

Diane Jacob

LE VERTIGE DE DAVID

DIANE JACOB

Le vertige de David roman, 154 p., 19 \$

«Si le premier roman de Diane Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses Klein et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'écrivain, refusent d'aplatisir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies.» Suzanne Giguère, *Le Devoir*

Laurent Chabin

ÉCRAN TOTAL

FRANÇOIS CHABIN

Écran total roman, 98 p., 18 \$

«C'est la complicité de tous et chacun au crime global, absolu que l'auteur, dans son récit, met en scène de façon parfois insouvenable.» Catherine Mavrikakis

ÉCHOS

Confidences d'écrivains

Les auteurs en lice pour le Prix littéraire des collégiens font une tournée des librairies du Québec pour aller à la rencontre de leurs lecteurs, étudiants ou non. Le vendredi 10 mars, Michael Delisle, qui a écrit *Le Sort de Fille* (Leméac), l'auteur de *Nicolski* (Nota Bene), Nicolas Dickner, et Christiane Frenette, à qui l'on doit *Après la nuit rouge* (Boréal),

aborderont le travail d'écriture de leur dernier roman et répondront aux questions des lecteurs et curieux à la Bibliothèque GGC à Sherbrooke (1567, rue King Ouest). Le Prix littéraire des collégiens, décerné par un jury d'élèves provenant de différents collèges et cégeps du Québec, est doté d'une bourse de 5000 \$ et récompense une œuvre de fiction québécoise (roman ou recueil de nouvelles) parue entre janvier et novembre de l'année précédente. — *Le Devoir*

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE

Bibliothèque de la Pléiade

Plus de 600 titres à moitié prix!

Appelez pour réserver

514-522-8848 1-888-522-8848

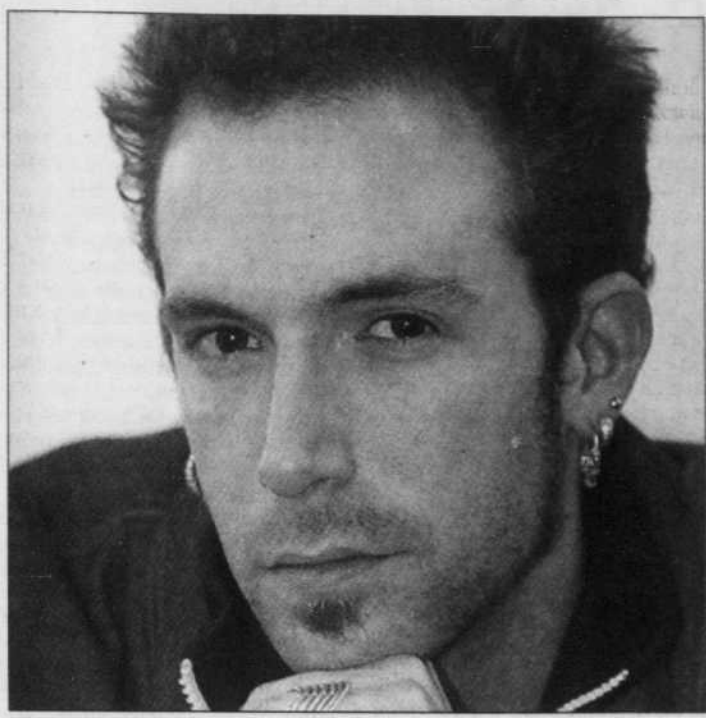
bonheuroccasion@bellnet.ca

4487, rue De la Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

POÉSIE QUÉBÉCOISE



Benoit Jutras

Chant de l'heure lente

HUGUES CORRIVEAU

Lauréat du prix Émile-Nelligan pour son premier recueil, *Nous serons sans voix*, Benoit Jutras nous donne un second recueil d'une force qui rend sa présence dans le paysage de la jeune poésie actuelle absolument indispensable. Son *Étang noir* convainc, étonne et magnifie la langue. À chaque page, nous sommes sollicités par la forme qui parfois tient du récit, parfois de la poésie en prose la plus serrée, parfois du style épistolaire. Mais, dans chacun de ces registres, le poète impose un ton, une manière de cerner le réel, prêtant avec audace, avouons-le, sa voix à une femme qui est fragilisée, qui ne cesse d'interroger les heures sombres, les moments de mémoire, les faits quotidiens, dans un saisissement qui la marginalise, qui la déporte du côté d'une inquiétude fondamentale. «*Quand bien même je chanterais* There Is a Green Hill Far Away dans le giron de ma mère, mon ventre resterait secret, floué d'aiguilles et de chaux, un cercle de fatigue», confie-t-elle. Voilà le ton, voilà l'exigence portée de phrase en phrase par la juste mesure d'une langue accomplie.

La nuit parle

Il faut accepter de ne pas tout comprendre dans cette poésie déjantée, à ces récits hétéroclites et surréalistes, pour se laisser porter par notre étonnement qui grandit devant cette femme qui, par exemple, a rendez-vous avec un petit homme au masque de loup au bord d'une forêt, lui qui projette des films sur une toile tendue entre des pins; il faut savoir surprendre cette femme qui rencontre dans des douches un homme sans lèvres et sans langue (jetées qu'elles sont dans un lavabo en face de lui); ou la voir encore construire une tête avec de la dinde et du fromage enrobée de glaise qui sert à nourrir des fourmis. Le dépaysement est garanti et le plaisir, conséquent

pour qui aime se faire raconter des histoires, pour qui aime entrer au cœur d'univers insolites qui se plient et se déplient en un vaste d'images explosées. Comment résister à ce «*Luthor*» qui, à l'hôpital, «*taoussait des émeutes*. [Qui] voulait être un homme de pluie»? Que répondre à cette question intense posée dans la troisième «*Lettre au Père Falaise*»: «*Dites-moi quel sort rencontre-t-elle, au fil des ans, la voix d'un trappeur. Ouvre-t-elle ailleurs une chambre, comme on le dit d'une main, pour une nuit plus longue; sort-elle le jour des Rois, brûle-t-elle le corps qui l'a oubliée? Peut-être enfin se réfugie-t-elle dans le sang, à soigner les premiers mots, mal, maman, devient-elle si blanche qu'elle ne peut plus faire sens, aveugle, comme un cheval de mine.*»

Structure complexe

La construction même du recueil répond également de cette volonté de brouiller les pistes conventionnelles. Ainsi, les 24 «*Arcanes*», qui auraient pu former une partie en soi, sont-elles plutôt intercalées à l'intérieur de trois des cinq chapitres du livre, textes qui diffèrent des autres en ce qu'ils contiennent tous trois paragraphes, alors que l'ensemble n'est constitué que de textes en un seul bloc de prose. De même, les 18 «*Lettres au Père Falaise*» sont écrites en italique et divisées en deux blocs égaux, formant les deuxième et quatrième parties du livre. Je ne m'y attarderais pas si ce procédé ne créait un battement très efficace dans la lecture, une sorte de pulsion d'un ton à un autre, de manière à marquer le poétique radicalement. Tout fait donc de cet *Étang noir* un livre majeur, qui appelle à des relectures.

Collaborateur du Devoir

L'ÉTANG NOIR

Benoit Jutras
Les Herbes rouges
Montréal, 2005, 112 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Peintre de l'invisible



Suzanne Giguère

À mi-chemin entre le réel et l'improbable, *Le Mangeur* raconte l'histoire d'un amour absolu entre un père et sa fille, sur fond d'exil et de perte, de deuil et de guérison. Ying Chen nous offre un roman étrange et séduisant sur la pérennité des origines et sur la mémoire qui ne veut pas mourir. Dans un style épuré à l'extrême avec une intensité intérieure qui se rapproche de la poésie et du théâtre. Un petit miracle d'équilibre entre densité et légèreté, ombre et lumière.

«*Tout est mémoire dans l'écriture*», déclare Ying Chen dans la revue littéraire française *Encres vagabondes*. Lors d'un vernissage auquel elle assiste en compagnie de son mari A., la narratrice voit un tableau qui la ramène à la peinture de

son père, «*dans une autre existence*». Elle joue subtilement avec la mémoire, fait éclater les souvenirs en les reliant aux images et aux sensations affectives qu'ils suscitent. C'est leur vibration qui persiste dans le présent qui intéresse l'écrivain plutôt que la résurrection d'un passé aboli. «*Je viens seulement chercher l'odeur de mon père pour mieux me guérir, pour mieux vivre*». Un mélange d'odeurs de savon, de tabac et de marée, qu'enfant elle aspirait profondément.

Un lien très fort et ambigu a uni la narratrice à son père. Une relation faite de sollicitude et d'incompréhension, du besoin d'être ensemble et d'en finir. Les moments les plus heureux de son enfance — «*jouant à côté de mon père, écoutant les oiseaux, attrapant les insectes, mangeant les poissons et regardant le crépuscule avec lui*» — lui sont ravis la première fois où il ne vient plus l'embrasser avant de dormir: «*ce soir-là [...] un équilibre s'était brisé, une innocence était perdue, j'étais tombée dans l'une des plus profondes de mes solitudes*».

Au fil des ans, la sensation d'étouffement dans «*ce petit monde à deux*» culmine avec une terrible

prophétie de son père: «*je ne vivrais pas au-delà de mes 19 ans*». La narratrice, à la recherche d'un équilibre impossible près de cet homme qui l'avale symboliquement (une scène hallucinée), le quitte. La veille de son départ, son père tente de la dissuader de partir: «*ne perds pas ton temps à fixer comme ça un chemin qui ne t'emmène nulle part [...] un vent stérile, profondément indifférent, pire que le néant, qui n'est jamais mieux que l'air qui circule dans un ventre chaud*».

Dans ce roman allégorique sur l'exil, Ying Chen déconstruit une histoire pour en écrire une autre. «*Je me voyais en train de tourner une énorme page qui ressemblait à une montagne*». La narratrice s'engage dans la voie du deuil et de la réappropriation du désir en se constituant peu à peu en un nouvel objet d'amour et de désir. À la manière du personnage féminin de Marguerite Duras dans *Le Ravissement de Lol V. Stein*.

L'exil n'offre pas de réponses apaisantes... La narratrice trouve néanmoins auprès de A. et de leur enfant «*un foyer neutre [...] où je peux vivre en toute lucidité avec humour, c'est-à-dire où je peux ne pas vivre*». L'écriture lui permet d'at-

teindre cette espèce «*d'équilibre du déséquilibre*», comme disait Duras.

Infimes mouvements intérieurs

Peintre de l'invisible, la romancière poursuit avec *Le Mangeur*, son septième roman, une œuvre métaphorique où elle multiplie les évocations furtives, entoure les lieux, les temps et ses personnages de flou destiné à mettre en déroute toute logique et à subvertir le réel. D'un roman à l'autre, elle construit un univers tissé d'intervalles insaisissables et d'infimes mouvements intérieurs plus vaste que celui auquel nos yeux d'Occidentaux rationnels sont habitués.

Originaire de Shanghai, Ying Chen vit au Canada depuis 1989 et écrit directement en français. Son œuvre a reçu plusieurs prix, dont le prix Québec-Paris 1995 pour *L'Ingratitude*.

Collaboratrice du Devoir

LE MANGEUR

Ying Chen
Boréal
Montréal, 2006, 144 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Ne jamais quitter les images d'enfance

HUGUES CORRIVEAU

Avec son style toujours élégant, porté par son goût d'un raffinement exemplaire, Paul Chanel Malenfant poursuit son implacable fouille de la mémoire, ramenant inlassablement, comme un écho de livre en livre inévitable, des références connues, des images récurrentes qui font de son œuvre le chant à jamais inachevé de ce qu'on pourrait bien appeler ses éphémérides personnelles. On reconnaît encore les figures familiales, l'oncle Isidore, les odeurs de cannelle, les lilas et les fougères, et la mer toujours comme un lieu de permanence et d'appui. Or ce qui est remarquable chez ce poète, c'est que ces matériaux fondateurs ne sont jamais redonnés exactement identiques, de telle sorte qu'on ne se lasse jamais de reconnaître un brin d'herbe, ou quelque tante dansant avec la mère sur les tombes encombrantes. Le cœur nous serre de nouveau en apercevant là le petit frère mourant, un poisson à ses pieds qui cuira durant la nuit à sa fièvre donné. Nous sommes émus de revoir le frère suicidé, lancé du haut de son immeuble à Montréal... car, bien au-delà de cette réitération incantatoire, Paul Chanel Malenfant sait en tirer des traits différents, quelques émotions enfouies qui nous tiennent l'âme curieuse.

Entendre la musique des mots

«*Le poème ne parle jamais seul*», et le poète convie à la parole les sonorités des mots avec lesquelles il joue depuis ses tout premiers

livres, car «*[il] interroge l'équilibre sonore du monde*», avec son «*petit fouillis de voyelles molles. Mouillées*». Il n'a de cesse que ses textes traduisent ce travail de la musique qui s'amuse à faire danser les sons «*de la langue inépuisable*». Il nous dit: «*écoute le poème, / son rythme entre les émeutes / et les éclats de voix*».

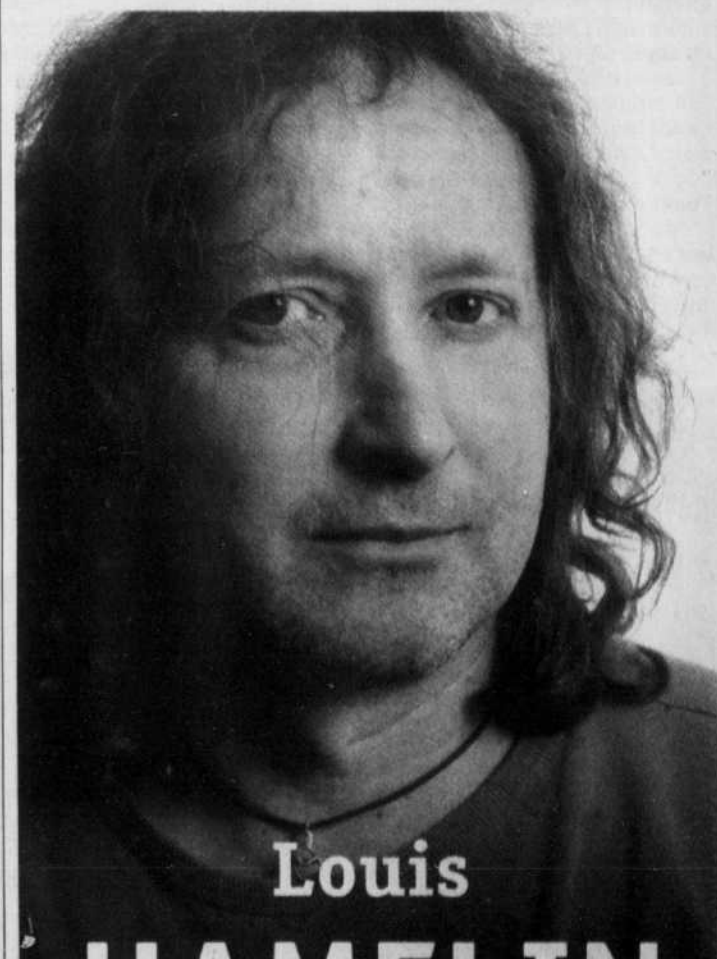
La peur du silence

«*Et tu trembles de l'effroi / de laisser derrière toi / le langage*», avoue-t-il. Et c'est sans doute la raison pour laquelle Malenfant atteint parfois à l'exaltation, truffant ses textes d'exclamations quel que peu surannées mais qui font partie de sa propre voix. Il ne faut pas s'étonner de lire: «*Espèces menacées / Planète O! veille / la colère froide des archanges. // Extase [...]*». Si la première partie de ce recueil, intitulée justement «*Vivre ainsi*», nous appelle en pays de connaissance, où le paysage et le texte sont proposés comme le lieu de la réflexion et d'une possible introspection, la seconde, à savoir «*Le vent sombre*», offre à Malenfant l'occasion de nous proposer un style nouveau, plus dense, plus simple aussi. Il y a là une voie ouverte vers un renouvellement intrinsèque. Poèmes sans presque de ponctuation, au souffle hâletant, conviant toujours les mêmes obsessions nourricières mais avec une pulsion moins raffinée, dans un déferlement qui essouffle et nous entraîne dans les méandres de la conscience: «*Ils sont venus / c'était un jour d'hiver ni ciel ni terre de poudre / c'était / un minuscule cerceuil avec une poignée dorée / et si léger / que j'ai longtemps cru qu'on n'y avait mis / que ton âme /*

ton corps déjà fondu de fièvre et de larmes / toutes les eaux emmêlées aux eaux». Redoutablement efficace, cette partie confirme, s'il le fallait encore, le mérite exemplaire de cette écriture minutieuse.

Collaborateur du Devoir

VIVRE AINSI,

SUIVI DE
LE VENT SOMBRE
Paul Chanel Malenfant
Éditions du Noroît
Montréal, 2005, 128 pagesLouis
HAMELIN
Sauvages

«*Hamelin confirme non seulement la puissance d'évocation de son écriture, mais la maturité de celle-ci, parfaitement calibrée pour mettre en scène la nostalgie et le désenchantement de ces grands farouches.*»

Benoit Jutras, *Voix*

«*Louis Hamelin a plus que jamais le doigté d'un orfèvre.*»

Christian Desmeules
Le Devoir

«*Ses livres sont parmi ce qu'il y a de mieux dans notre littérature.*»

Pascale Navarro, *Ici*

«*Le style épouse la forme, fulgurant, cinglant. La langue est belle, mordante, éclairante. *****»

Marie-Claude Fortin
*La Presse*Nouvelles
296 pages - 22,50 \$Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Documents



Noël Audet s'interroge sur l'art, la littérature, l'écriture... et quelques autres questions essentielles.

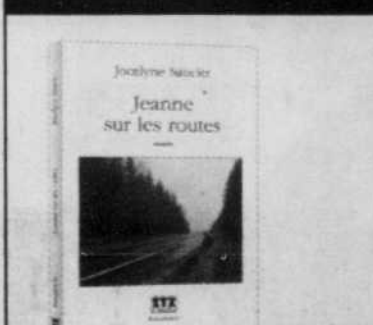
Noël Audet

Entre la boussole et l'étoile

Livres de bord 1984-2005

journal • 232 p. • 25 \$

Romanichels



1930: l'histoire d'un grand amour sublimé à l'époque où la ville de Rouyn était marxiste.

Jocelyne Saucier

Jeanne sur les routes

roman • 152 p. • 22 \$

XYZ
éditeurXYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.caUn météore
éblouissant,
le livre
d'une vie.

«*Il est très difficile aujourd'hui d'écrire au premier degré une phrase positive et de la laisser comme ça. Il y a une exception somptueuse: L'Art de la joie de Goliarda Sapienza. Un grand, un magnifique roman.*»

Nancy Huston

L'art de la joie
Goliarda Sapienza
Éditions Viviane Hamy
650 pages - 44,95 \$

ÉDITIONS

Viviane Hamy

LITTÉRATURE

LA PETITE CHRONIQUE

Avez-vous lu Cicéron dernièrement?

Gilles Archambault

Qu'est-ce que tu lis actuellement? Voilà la question que l'on me pose depuis que je fais l'intéressant dans ces pages. Rien de désobligeant, comme vous voyez. Sauf que, lorsque j'ai répondu que je faisais mon miel de l'Anthologie de la littérature latine de Jacques Grimard et René Morin, on s'est montré surpris. J'aurais avoué que j'aimais la pêche au saumon au Sahara que la surprise n'aurait pas été plus grande.

Non seulement ai-je lu, mais j'ai été charmé. Posons tout net que je ne suis en rien un latiniste. J'ai bien un certificat en littérature latine décerné il y a des lustres à l'Université de Montréal, mais cela compte bien peu.

Si j'ai été intéressé par ce florilège, c'est qu'il est le fait de deux universitaires, éminents latinistes, qui ne répugnent pas pour autant à rendre abordables des textes qui très souvent ne nous sont parvenus que de façon parcellaire.

Au premier chef, il y a l'intérêt sociologique et historique. Le lecteur pourra y vérifier que la plupart de nos attitudes, de nos habitudes de vie et de pensée trouvent dans cette civilisation leur source. Les extraits de Tite-Live, de César et de Cicéron, par exemple, satisferont à cet appétit.

Mais il y a davantage. Chez Martial, Catulle, Ovide et Apulée, entre autres, on trouve des poèmes ou des récits qui n'ont rien d'académique. La survie des littératures grecque et latine, qui à longterm dépendu de l'enseignement qu'on en faisait dans les lycées et collèges, n'aurait certes pas été transmise de la même manière il y a quelques décennies. Le ton y est leste, amusé, à l'occasion un tantinet grivois. J'oserais dire contemporain. Si j'étais un être de culture, je vérifierais les éditions qui avaient cours au temps de mes études universitaires, mais je suis comme vous un paresseux.

Je me contente donc du plaisir retenu. Il est réel et n'a pas besoin de la sanction des siècles pour trouver sa justification. Lire Sénèque ou Térence Ovide ou Suétone demande un effort, certes, mais qui se trouve récompensé.

«On voit donc que, dans sa forme comme dans sa signification, un texte antique, apparemment solide, voire indestructible puisqu'il a résisté aux assauts de siècles, aux dents des souris et à l'oubli des clercs, s'avère pourtant fort fragile: son estimation comme sa consommation intellectuelle et esthétique sont hautement problématiques.»

Cet extrait de la préface éclairante de Jacques Gaillard nous libère en quelque sorte, nous lecteurs, de cette obligation de nous extasier à laquelle on nous a contraints depuis toujours. Oui, le texte est antique, oui il a été lu par des milliers d'intellectuels et de lettrés, mais ce qui compte avant tout n'est-il pas qu'il nous rejoigne?

Quand Sénèque écrit à Marcia, dont le père a choisi de se suicider plutôt que d'accepter la persécution dont on le menace: «Tu es née mortelle, tu as enfanté des mortels: toi, tu n'es qu'un corps pourrissant, suppurant et plein de maladies, tu as conçu l'espoir que cette substance si débile aurait porté en elle du solide et de l'éternel!», quand Sénèque propose cette lettre, n'est-ce pas à nous de 2006 qu'il s'adresse?

Il m'arrive de penser que des forces conservatrices — religieuses, politiques ou autres — nous ont longtemps empêchés de prendre connaissance de ces bouteilles lancées à la mer. Ce n'est certes pas cette anthologie qui me donnerait tort.

Collaborateur du Devoir

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE LATINE

Édition de Jacques Gaillard et René Martin
Gallimard, «Folio classique»
Paris, 2005, 574 pages

ESSAIS

Broch et le défi de la totalité

MICHEL LAPIERRE

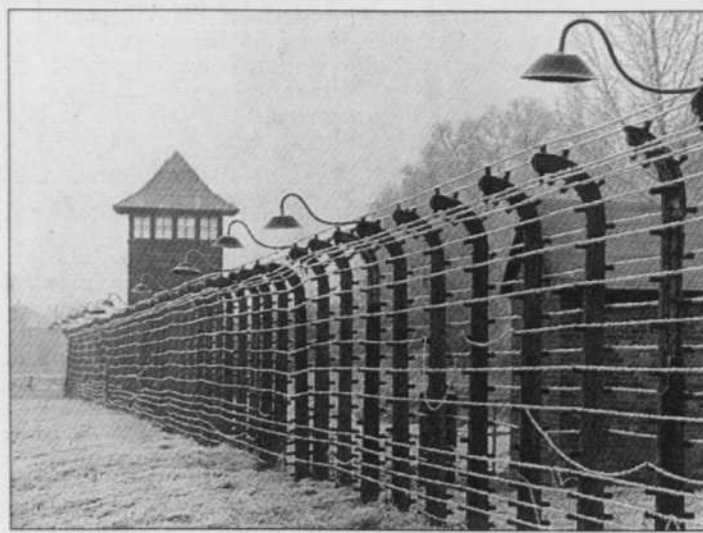
Avant de mourir, en 19 av. J.-C., Virgile songe à brûler le manuscrit de l'Énéide, son épopée romaine, parce qu'il juge que, devant la tristesse de la condition humaine, l'art et la beauté sont dérisoires. En permettant la libération des esclaves du poète, l'empereur Auguste obtient toutefois de lui que l'Énéide soit sauvée.

Lorsqu'en 1935 le romancier autrichien Hermann Broch a ébauché cette histoire fictive, qui, compte tenu de la personnalité réelle de Virgile, reste vraisemblable, les nazis ne l'ont pas encore arrêté, sa mère n'a pas encore péri dans un camp de concentration. Mais l'écrivain d'origine juive s'interroge déjà sur la valeur de la littérature dans un monde où l'inhumanité ferait de la recherche de la beauté une honteuse évasion.

Relâché par les nazis et réfugié en Angleterre, puis aux États-Unis, il transforme la simple nouvelle qu'il a écrite dans les années 30 en un immense roman intitulé *La Mort de Virgile* et publié à New York en 1945. C'est cette œuvre, la plus célèbre de Broch, qu'éclaire un recueil de six essais philosophiques de l'écrivain: *Logique d'un monde en ruine*, textes échelonnés entre 1931 et 1946 qu'on a enfin traduits en français.

Comme son compatriote le romancier Robert Musil, Hermann Broch n'a jamais dissocié de la création littéraire la réflexion philosophique et même scientifique. «Derrière toutes les valeurs se trouve, écrit-il, la non-valeur de la mort, la non-valeur comme un absolu qui est présent de manière permanente, parce qu'il est le néant dont nous sommes enveloppés et dans lequel "Dieu trône endeuillé".»

Si curieux que cela puisse paraître aux esprits cartésiens, c'est, selon Broch, en unissant l'art à la



Un camp de la mort nazi

science qu'on arrive à prendre conscience du néant qui se cache derrière les choses. L'écrivain germanophone préconise un retour à Goethe, qui souhaitait que la poésie «s'imprégnât de l'esprit de la science». Broch veut ainsi que l'art, en devenant cognitif, puisse «porter la connaissance rationnelle au-delà des limites de la raison».

Atteindre l'irrationnel par le rationnel! Voilà bien le genre de paradoxe qu'on trouve dans les brumes germaniques, penseront les esprits cartésiens. Broch, qui désire même «descendre dans l'irrationnel et vers les Mères», ces déesses de la nuit, leur répondrait en invoquant des arguments très scientifiques.

La physique quantique n'a-t-elle pas bouleversé l'idée que nous nous faisons de la raison? Les progrès de la science ne nous obligent-ils pas à voir les choses différemment? Broch a l'audace d'établir un parallèle entre la révolution que Joyce a déclenchée dans le roman et la théorie de la relativité.

une société déjà déclinante dont l'équilibre précaire reposait sur l'esclavage et le paupérisme. Dans *Que faire de la littérature? L'exemple de Hermann Broch*, l'essayiste québécois Jacques Pelletier explique on ne peut mieux quelle angoisse torturerait l'écrivain autrichien qui, comme Virgile, se sentait incapable, en tant qu'artiste, d'atteindre la totalité des choses.

En s'appuyant sur la correspondance de Broch, Pelletier nous montre que le romancier en est venu jusqu'à relativiser la valeur d'une œuvre comme *La Mort de Virgile*. Si le poète romain avait eu connaissance de l'horreur des chambres à gaz hitlériennes, faire de son expérience spirituelle un roman aurait été un «sacrilège», soutient Broch en 1947. Devant l'impossibilité de conjurer l'horreur, «le littérateur, l'intellectuel irresponsable par excellence, devra disparaître», conclut-il.

À la surprise des esprits cartésiens, le héros de *La Mort de Virgile* espérait l'avènement du «Verbe qui est au-delà de tout langage». Broch, partisan d'une «démocratie totale» et d'un dépassement absolu du marxisme, a la liberté de croire que la littérature, fortifiée par le pouvoir lyrique qu'elle a de se détruire, renaîtra de ses cendres et annoncera un Messie inconnu.

Collaborateur du Devoir

LOGIQUE D'UN MONDE EN RUINE

Hermann Broch
L'Éclat
Paris/Tel-Aviv, 2005, 224 pages

QUE FAIRE DE LA LITTÉRATURE?

Jacques Pelletier
Nota bene
Québec, 2005, 276 pages

BEAUX LIVRES

L'âme slave de la comtesse de Ségur

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

La comtesse de Ségur n'a commencé à écrire qu'à 56 ans. Cette vocation tardive, doublée du fait qu'elle écrivait pour ses petits-enfants, en a fait la gardienne des valeurs morales françaises. Pourtant, derrière la Normandie tranquille de ses histoires enfantines, se cache une Russie sublimée, celle de son enfance dans la cour du tsar Paul I^{er}.

Pour qui ne connaît la comtesse de Ségur que par le biais de la Bibliothèque que rose, il est difficile d'imaginer que ce monument de la littérature jeunesse fut autre chose que cette vieille dame aux joues tombantes et au sourire figé qui apparaît en médaillon sur la quatrième de couverture. Pourtant, un détail important brouille cette image. Ne signait-elle pas

après tout ses ouvrages d'un énigmatique comtesse de Ségur, née Rostopchine?

Pour les chercheurs Paul Loyrette et Marie-José Strich, il ne fait nul doute que l'œuvre entière de la comtesse de Ségur est marquée au fer rouge d'une mélancolie slave pleinement assumée. Ils le montrent de belle manière dans un livre qui retrace le voyage en Russie du fils aîné de la comtesse, Louis-Gaston de Ségur, artiste au regard pénétrant qui a été l'élève de Paul Delacroix, à Paris.

Intitulé simplement *Sur les pas de la comtesse de Ségur*, cet ouvrage a pour colonne vertébrale le journal de bord de Louis-Gaston, qui, en 1841, s'embarque pour la terre de ses ancêtres. Il tirera de ce pèlerinage cinq albums d'aquarelles et de dessins qui éclairent l'âme slave de sa mère mieux que

l'ont fait nombre de manuels historiques et littéraires.

Sous son trait assuré émerge une Russie paralysée par le régime autocratique de Nicolas I^{er}, mais aussi les secrets de l'héritage tourmenté des Rostopchine. Le père de l'écrivaine, Fiodor, a longtemps été le favori du tsar Paul I^{er}. Mais celui-ci tombera en disgrâce après avoir provoqué la débâcle des troupes napoléoniennes en incendiant Moscou, manœuvre qui lui a valu le surnom du «Néron moscovite».

Forcée à l'exil dès ses 18 ans, Sophie Rostopchine gagnera Paris pour ne plus jamais quitter la France. En apparence, toute son œuvre sera inspirée par cette terre d'accueil. Et pourtant, derrière le château de Fleurville des *Petites Filles modèles*, on reconnaît sans peine le domaine familial de Voronovo.

Efficacement mis en page et annoté par Paul Loyrette et Marie-José Strich, le pèlerinage de ce fils chéri lève le voile sur une œuvre placée sous le signe de la fatalité, du renoncement et du sacrifice qui, par sa dialectique de la culpabilité et de l'innocence, n'est pas sans rappeler la musicalité toute slave d'un Dostoïevski.

Le Devoir

SUR LES PAS DE LA COMTESSE DE SÉGUR - LE VOYAGE EN RUSSIE DE LOUIS-GASTON DE SÉGUR

Paul Loyrette
et Marie-José Strich
Éditions Gallimard
Paris, 2005, 187 pagesOlivieri
librairie • bistro

Journée internationale des femmes

Mercredi 8 mars à 19 h.

Animateur
JEAN FUGÈRE
Chroniqueur littéraire à
Pourquoi pas dimanche ?
avec Joël Le Bigot.Entrées 5\$
(sauf Amis d'Olivieri)
Réservations 739-3639
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

SUIS-JE ICI ENFIN CHEZ MOI? DES FEMMES MIGRANTES S'INTERROGENT

CAUSERIE à l'occasion de la parution du livre de *Perla Serfaty-Garzon*
Enfin chez soi? Récits féminins de vie et de migration (Bayard Canada).

AOUA BOCAR LY. Sociologue et chercheuse associée à l'Institut d'études des Femmes à l'Université d'Ottawa et fondatrice du réseau québécois Femmes africaines, Horizon 2015

BRIGITTE HAENTJENS. Auteure, metteuse en scène, directrice de la compagnie théâtrale Sybillines et codirectrice artistique du Carrefour Internationale du Théâtre de Québec.

VANIA JIMENEZ. Obstétricienne, psychothérapeute, chercheuse et écrivaine. Elle a publié notamment *Le Silence de Mozart* (Québec Amérique).PERLA SERFATY-GARZON Sociologue, psychosociologue et auteure de *Chez soi, Les territoires de l'intimité* (Armand Colin).

liberté

MONTREAL CAPITALE MONDIALE DU LIVRE?

Brigitte Bouchard - François Couture - Isabelle Dumont
Yvon Lachance - Pierre Lefebvre - Catherine Mavrikakis
Stanley Péan - Pierre Popovic - Jean-Philippe Warren
et Daniel Canty - Karine Hubert - Christian Monnin
Steve Savage

www.revueliberte.ca

SOIRÉE SPINOZA

Lancement de la nouvelle édition de l'Éthique
publiée aux éditions de l'éclatinvités : Pierre Bertrand et
Mai-Linh Etti, philosophes

« Je me suis efforcé de ne pas rire des actions humaines, ni d'en pleurer ni de les haïr, mais de les comprendre »

- Spinoza

Le mercredi 8 mars de 19h00 à 21h00
R.S.V.P. (514) 337-4088 poste : 218Librairie Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie
Montréal, Qc - H3M 1L3
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.comLa librairie
Gallimard
et la revue
Conjonctures
vous invitent à la
présentation du
dernier livre *D'ici là*
de John BergerJEUDI LE 9 MARS À 18 HEURES
à la librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal
POUR INFORMATIONS : 514 / 499 2012

ACTIVITÉ GRATUITE

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les chimères de Patrick Grainville

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans la production réaliste du roman, l'imagination parvient-elle à renouveler l'expérience du réel? Sur quelle espèce de vie se calque-t-il désormais? D'une voix forte, Patrick Grainville répond à ces deux questions dans *La Main blessée*, son trente-deuxième ouvrage, dont une vingtaine de romans. L'écrivain, né en 1947, s'y livre à l'une de ses envolées opulentes, caresse d'une seule coulée dans un récit de soi, qu'il organise en la dissimulant sous une inépuisable verve fantasmagique.

La puissance du langage, elle, étonne toujours, chez Grainville. Sa vision hyperbolique du désir, ses adjectifs plus que colorés, ramassés en force pour dire l'extase du plaisir, sa volonté de donner forme au caprice et à la chimère, oui, sa magnificence orchestrée offrent une orgie de mots au service du libertinage et de sa beauté.

Bien sûr, c'est toujours la même débauche, la même prose lubrique et dévergondée. Ces excès d'une sexualité obsessionnelle, ces débordements de puissance masculine, attachée à des nymphettes, peuvent lasser. Le baroque de Grainville, dit-on, serait un procédé?

L'étoffe des sens

Le romancier a bâti son œuvre autour de situations excessives. Amour et despotisme, passé trouble des émotions, gémellité; cette fois-ci, il intègre l'univers du cheval à son tempérament fougueux et transgressif de magicien du langage. Délaissant un contexte exotique, il décrit une réalité de banlieue parisienne, sans la morosité qu'on a pu voir agir dans divers textes récents. Son personnage, un professeur vieillissant avec l'auteur, persiste à s'enticher de corps noirs, mats et bronzés qui ramènent l'étrangeté et le mystère du sexe à la portée d'une bouche de métro.

La sexualité, on pourrait le penser, est un sujet épuisé par l'écriture du XX^e siècle. Que ne sait-on du corps en désir, sinon que sa présence régresse dans le roman contemporain? Or Grainville y revient comme s'il n'avait pas terminé sa frise bachique, son ode inlassable au toucher absolu. Nostalgie ou signature? Force est de constater que les femmes de son livre se montrent indifférentes et blasées, qu'elles dérobent ce qu'elles livrent sans se démonter.

La Main blessée fait le portrait de jeunes cavalières, lesbiennes acceptant des corps d'hommes, qui provoquent un «sentiment amoureux et automatique», bientôt changé en «un feu plus sourd, plus frustré, plus douloureux». Le narrateur explore les plus secrets, allant du voyeurisme à la prise farouche, de l'émerveillement à la jalousie, du petit trot à l'épopée. Dans ce même désir poursuivi jusqu'à l'écoeurement, un mouvement d'investigation a bien lieu.

D'abord, c'est d'une magie parisienne, enthousiaste et gourmande qu'il est question. Contrepoint intéressant à la noirceur des écritures évoquant le milieu de l'enseignement, voici un professeur heu-

reux de son métier. Grainville y glisse un hommage discret à Queneau. Plus librement, l'écrivain poursuit son entreprise autobiographique. Cette main douloureuse et presque paralysée du titre, la «main blessée», empêche l'écriture, viatique, exercice spirituel et entraînement forcené. Elle se détache du personnage et vient occuper, tel un organe fantastique, la place centrale du récit. Coupée de soi, entravant l'identité profonde, la main inerte de l'écrivain — tout est raconté à la première personne — jette son ombre silencieuse et muette sur les pages.

Contrariante, résistante, brisant le lien d'entente entre l'activité d'écriture et le corps, la main déficiente figure puissamment une autre paralysie, celle de la création. On assiste alors, dans la rage de l'écrivain contre lui-même, à un double combat: celui de l'impotence physique et du dérèglement mécanique dans le système nerveux, face à celui de la vitesse et de l'exubérance qui mènent aux plus grandes ouvertures de soi au monde.

La lyre intime

Des savoir-faire aux savoir-vivre, un dégoût se fait jour. La symbolique habituelle de la relation amoureuse penche du côté d'une autre ritualité. Elle suit une double course: celle de l'analyse psychosomatique de la crampe d'écrivain et celle d'un relâchement du plaisir d'écrire, empreint désormais d'une violence à laquelle la main refuse de céder. Impossible de ne pas constater, à travers les figures du roman, l'évidence d'une lutte qui «en vient aux mains».

La rupture du contrat de l'écrivain avec lui-même, lorsque la crispation physique déserte sa volonté, donne lieu à une manipulation ambiguë du problème, décrite avec grand art et une vive imagination. Le roman peut-il réparer les manques d'une vie? L'écriture peut-elle amener l'écrivain à se sentir écrire et à prendre en considération ce geste spirituel, offert parfois jusqu'à une dimension propitiatoire?

Grainville consacre de superbes pages aux déceptions engendrées par la ferveur des croyances relatives aux appétits démesurés, gargantuesques, de vivre qu'il dépeint. La cabriole vaniteuse, les fringales païennes du sexe libérateur aux plus exquises sauvageries cavalières, en passant par les pseudo-soins d'ostéopathes granguignolesques, tous les oripeaux d'un théâtre triomphant mettent en scène une satiété qui révèle l'impur.

À quel abattir la main coupée, crampée, est-elle passée? L'ordre symbolique du roman est ainsi remis en question. Les interdits tombés, ce roman met en avant la fragilité du lien social qui se dessine, dans un milieu pourtant riche de présence humaine et de moyens symboliques pour l'explorer.

Collaboratrice du Devoir

LA MAIN BLESSÉE

Patrick Grainville
Le Seuil
Paris, 2006, 312 pages

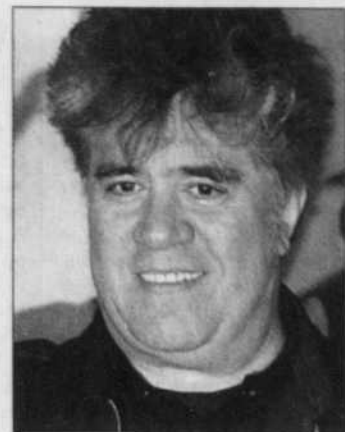
Les réjouissances tragiques de l'Espagne

GUYLAINE MASSOUTRE

Quel privilège, pour un écrivain renommé, que d'offrir sous la forme d'un dictionnaire le florilège de son savoir et de ses goûts concernant sa patrie! Sûr d'une autobiographie presque complète, plus près du testament que de la fantaisie primesautière qui peut affecter le romancier, Del Castillo s'attache à donner de l'Espagne une composition consensuelle aux touches personnelles.

C'est en Européen, au nom de l'Espagne, qu'il signe un chant à deux voix: «l'orthodoxie catholique et la sourde résistance des minorités, morisques, Juifs, gitans, homosexuels, protestants, athées, républicains». Cette tension entre la résistance du passé et l'esprit combatif des marges, il la voit africaine, émancipée, violente et généreuse. Sa pensée imagée respecte, plus que l'image d'Épinal, le digne parcours d'un homme du XX^e siècle, qui a subi les nazis.

La notion de civilisation y grouille de complexité. On y suit des géants de l'histoire, des villes dirigées par



SERGIO PEREZ REUTERS

Pedro Almodóvar

des despotes, chicaneuses, érudites et sanglantes. Del Castillo écrit avec panache, passant de la mosaïque culturelle à l'unité architecturale, du franquisme au tourisme, de la fureur des engagements idéologiques à «la révolution copernicienne» des années soixante, qui abolit «le conservatisme le plus idiot, un bigotisme imbécile, un patriotisme mesquin, grandiloquent».

L'ouvrage comporte 56 entrées. Calderón, Góngora, Cervantès, Lorca, Ortega y Gasset, Unamuno y cotoient les nécessaires Albeniz, Falla, El Greco, Velasquez, Goya et Picasso. Une toute petite page est consacrée à l'ETA; six, à l'autodafé. «J'aime ce qui élargit; je n'aime pas ce qui rétrécit.» Del Castillo est tout là. Bel hommage, en passant, à Almodóvar. L'ouvrage est imprimé en gros et vise un public français. La fluidité qui s'en dégage réserve de beaux moments au lecteur, qui, quelles que soient ses connaissances et son humeur, trouvera dans cette élégante vulgarisation à aviver sa curiosité pour les mystères de l'Espagne. On y stigmatise le chaos récurrent, comme on y louange l'effervescence des arts et de l'intelligence.

Collaboratrice du Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE L'ESPAGNE

Michel Del Castillo
Plon
Paris, 2005, 408 pages

ROMAN ÉTRANGER

Des vies brûlées

NAÏM KATTAN

Harraga veut dire «brûlé» en arabe, et ce roman nous présente justement des vies et des existences brûlées. Boualem Sansal est un écrivain algérien dont le premier roman, *Le Serment des barbares*, fut une découverte pour les lecteurs et la critique.

Dans *Harraga*, Sansal donne la parole à Lamia, une femme médecin qui, ayant atteint la quarantaine, a perdu tout espoir de faire sa vie avec un homme, car ceux qui l'entourent cherchent à exercer un contrôle sur la femme. En fait, ils en ont peur et tentent de la soumettre pour faire taire l'appel à la liberté et à la vie.

Lamia n'attendait plus rien

d'une existence restreinte, confinée par les mots d'ordre des islamistes et par la solitude. Et voici qu'un jour Chérifa, une adolescente de dix-sept ans, enceinte, sans ressources et sans famille, fait irruption dans son appartement. Elle s'installe dans sa demeure et dans sa vie. Incapable de soutenir cette énergie sauvage, Lamia lui ordonne de quitter les lieux. Mais son départ la plonge dans l'inquiétude puis l'angoisse, car elle ressent un puissant besoin de sa présence et de son foisonnement. Elle l'aime et plus tard, à la mort de la jeune fille, elle se rend compte que Chérifa la considérait comme sa mère, sa famille enfin retrouvée.

Dans une langue bien parisienne, Boualem Sansal réussit à nous faire

saisir cet amour hors norme. Ce roman est également une évocation d'une Algérie plongée dans des contradictions. Or Lamia n'avait même pas besoin de s'insurger contre une pression sociale étouffante. Médecin, elle soigne les souffrances et Chérifa lui fait découvrir, grâce à l'amour, une vie qui lui échappait. Le romancier nous montre que l'environnement le plus lugubre ne peut empêcher l'éclatement et l'envahissement de l'amour.

Collaborateur du Devoir

HARRAGA

Boualem Sansal
Gallimard
Paris, 2005, 272 pages

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Libre Expression © QUEBECOR MEDIA

Francine Ruel
Et si c'était ça le bonheur?
Invitée d'honneur
Francine Ruel
ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?
Jeu. 19 h à 21 h
Ven. 15 h 30 à 16 h 30 et 19 h à 20 h 30
Sam. 13 h à 15 h et 19 h à 20 h 30
Dim. 14 h à 16 h

Stanké © QUEBECOR MEDIA

Mario Leclerc et Jacques Demers
JACQUES DEMERS — EN TOUTES LETTRES
Dim. 14 h à 16 h

Mario Leclerc
JACQUES DEMERS — EN TOUTES LETTRES
Sam. 14 h à 16 h

TRÉCARRÉ © QUEBECOR MEDIA

Mario D'Eer
LE GUIDE DE LA BIÈRE
Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 12 h à 14 h

Alexandra Larocelle
LA CLÉ DE L'ÉNIGME
Jeu. 10 h à 11 h 15 et 13 h à 15 h
Ven. 10 h à 11 h 30 et 12 h 30 à 14 h 30
Sam. 10 h à 12 h et 14 h à 16 h
Dim. 10 h à 12 h et 13 h à 15 h

Les Éditions LOGIQUES

Jean-Pierre Legault
FORMER DES ENSEIGNANTS RÉFLEXIFS
Jeu. 14 h à 16 h
Sam. 12 h à 14 h
Dim. 12 h à 14 h

Robert Frossi
DOPE STORY — DIX ANS DE DOPAGE RÉALITÉ
Sam. 14 h à 16 h et 19 h à 20 h 30
Dim. 14 h à 16 h

Des rendez-vous
à ne pas manquer au stand 87

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ANGLAISE

Contre l'obscurantisme

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

C'est au tournant des années 1980, alors âgé de 14 ans, que Nadeem Aslam s'installe avec sa famille dans une petite ville du nord de l'Angleterre. Originaire du Pakistan, la tribu fuit le régime du général Zia. C'est que le père est ouvertement communiste. Au Pakistan, ce dernier était poète et cinéaste. En Grande-Bretagne, il est devenu tour à tour éboueur et employé d'usine.

Aujourd'hui, Nadeem Aslam, plutôt beau garçon, écrit sur cette Angleterre de l'immigration venue du sous-continent indien, installée en ghetto et qui, avec elle, plus que ses coutumes et croyances, a transporté ses peurs et méfiances à l'égard de l'autre, que celui-ci soit blanc, indien, hindou... bref, ni pakistanais ni musulman.

Le premier roman du jeune auteur anglo-pakistanaï, *Season of the Rainbirds*, paraît en 1993 et remporte un succès critique et populaire immédiat. Le livre est couronné de deux prix, ce qui permet à Nadeem Aslam de tenir le coup jusqu'à la parution de son prochain roman. Agé de 26 ans à l'époque, s'il s'attelle immédiatement à l'écriture de *Maps for Lost Lovers* (La Cité des amants perdus), il ne l'achèvera pourtant que 11 ans plus tard.

L'histoire se déroule quelque part dans le nord de l'Angleterre. On imagine aisément la bourgade typique d'un canton anglais ouvrier, aux petites maisons de briques sans cachet, alignées les unes contre les autres, et tout au bout les cheminées des industries et leur fumée. Jadis, les ouvriers étaient blancs, désormais il ne reste plus que les immigrants venus du sous-continent. Ceux qui n'ont pas réussi à s'extirper de cet état premier de l'immigrant, celui de la misère. Pour la majorité, des Pakistanais.

Pourquoi? Parce que!

Une ville qui a été baptisée par sa population Dasht-e-Tanhai, c'est-à-dire « désert de la solitude ». Voilà le récit de nostalgiques et de « mésadaptations » exacerbées. Le choc de valeurs et de modes de vie traditionnels, parfois ancestraux, et de ceux occidentaux. Parents et enfants en conflit, incompris les uns des autres. Et une histoire d'amour, aussi grande que celle de Roméo et Juliette ou de Tristan et Iseult: celle de Jugnu et Chanda. Jugnu l'entomologiste, celui qui a vécu en Russie et aux États-Unis, le préféré des enfants. Celui qui séduit tout le monde, même les mères les plus renfrognées, mais dont on craint la mauvaise influence sur les plus jeunes, parce que trop libre. Chanda, jeune et jolie, déjà mariée trois fois contre son gré. Le dernier en date est parti sans laisser d'adresse une fois ses papiers de naturalisation obtenus. Au nom de l'islam, elle est donc tou-



Nadeem Aslam

SOURCE LE SEUIL

jours mariée et le mariage ne sera dissout qu'après sept longues années de silence de la part de l'époux, qui a bien sûr tous les droits. Autant dire que l'amour lui est refusé, car vivre un amour extraconjugal est impossible, impensable, interdit; c'est ainsi que le Prophète a voulu que les choses soient, il n'y a rien à dire. Pourquoi? Parce que.

Mais Jugnu et Chanda ont décidé de se moquer des interdits, de vivre pleinement leur amour, et sans se cacher. Ce qu'ils devront apparemment payer de leurs vies. C'est ainsi que *La Cité des amants perdus* commence. Si les corps des amants n'ont toujours pas été retrouvés, les frères de la belle viennent cependant d'être arrêtés. La police les accuse de crime d'honneur. Ainsi nous est contée la vie ordinaire, souvent emplie de méchanceté, des œillères et autres barrières à chaque détour de ceux qui restent.

« Dans mes écrits, je refuse d'occultier l'obscurantisme de ma communauté, pour ne mettre en avant que le racisme occidental dont les émigrés pakistanais sont victimes. La vie, qui est mon principal matériau, ne connaît pas de manichéisme. Elle est complexe et c'est ce que j'ai tenté de refléter fidèlement dans les pages de *La Cité des amants perdus*. » Ainsi s'exprimait récemment l'auteur dans une entrevue accordée au journal français *L'Humanité*.

Nadeem Aslam vient s'ajouter à la liste de ces auteurs venus du sous-continent indien et qui, ces 20 dernières années, nous ont offert une littérature si riche, si belle. On peut supposer que l'exercice a sans doute été assez douloureux pour le romancier, mais attendre ces onze années aura plus que valu la peine pour le lecteur.

Collaboratrice du Devoir

LA CITÉ DES AMANTS PERDUS

Nadeem Aslam
Traduit de l'anglais
par Claude Demanuelli
Le Seuil
Paris, 2006, 432 pages

LITTÉRATURE AFRICAINE

À jamais changée

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

Ayané est une jeune Africaine qui a quitté tôt son village et ses traditions pour aller étudier à la ville puis chez les Blancs. Elle n'a jamais été comme les autres, n'a jamais été acceptée par sa communauté, parce que différente, parce que ses propres parents avaient décidé de vivre autrement et amoureux. Son père est mort assez jeune, et voilà que sa mère se meurt à son tour, d'où la raison de son retour.

En remettant les pieds à Eku, son village perdu au fin fond d'un pays dessiné par les Blancs au beau milieu de l'Afrique, Ayané ne se doute pas un instant qu'elle sortira de là à jamais ébranlée, à jamais changée. C'est que « nul ne pouvait quitter le village. La semaine passée, on était venu le leur dire. Qu'il ne fallait pas bouger. Qu'on leur ferait signe. Que vraiment, on ne leur conseillait pas d'avoir le moindre besoin, d'être frappé par la plus petite nécessité qui fut de nature à susciter des déplacements. Tant pis, si certaines denrées venaient à manquer. Ils n'auraient qu'à faire comme leurs ancêtres: avec ce que



Léonora Miano

© ALEXANDRE LACOMBE

leur fournissait la nature. Et puis, on avait ri ».

En entrevue sur les ondes de RFI, l'auteure, Léonora Miano, affirmait en octobre: « Je serais satisfaite même si un seul lecteur réussissait à comprendre que, à travers cette histoire de Noirs qui se mangent entre eux, j'ai voulu attirer l'attention des Africains sur leur responsabilité propre dans ce qui leur arrive. Les malheurs d'Afrique ne viennent pas toujours d'ailleurs. »

L'auteure précise qu'elle n'est pas dupe et qu'elle sait bien que

son éditeur n'a pas choisi au hasard, parmi tous les manuscrits qu'elle lui a présentés, de publier celui-ci en premier et non un autre qui ne parle pas nécessairement de l'Afrique.

L'Afrique racontée par une Africaine

Voilà un peu de l'histoire de ce continent perdu, bafoué, anéanti, en quête de lui-même, de ce qu'il a déjà été mais dont plus personne ne se souvient. Un très beau roman écrit par une jeune femme,

comme un souffle nouveau sur la littérature africaine, comme l'espoir ténu que représentent les Africains toujours debout et actives au cœur du chaos, de l'absurde et de l'indicible. Il y a quelque chose de frais et de moderne dans cette écriture qui ne rompt pas pour autant complètement avec l'art du conte africain.

Un roman merveilleusement écrit de surcroît. Récemment classé en cinquième position parmi les vingt meilleurs livres de 2005 choisis par le magazine français *Lire*, *L'Intérieur de la nuit* est plus qu'un bon roman africain, c'est de l'excellente littérature de langue française, tout court.

Léonora Miano est née au Cameroun, à Douala, en 1973, d'un père pharmacien et d'une mère professeur d'anglais. Arrivée en France en 1991 afin de poursuivre des études de lettres modernes à Valenciennes, elle s'est depuis installée à demeure à Paris.

Collaboratrice du Devoir

L'INTÉRIEUR DE LA NUIT

Léonora Miano
Plon
Paris, 2005, 210 pages

ROMAN HISTORIQUE

L'Agonie des dieux

ANNE MICHAUD

Nous sommes au début du quatrième siècle. Les barbares menacent l'Empire romain de toutes parts. L'empereur Dioclétien doit rétablir l'ordre s'il veut se maintenir au pouvoir. Il ordonne donc l'élimination de ceux qu'il craint par-dessus tout, les disciples d'un juif nommé Christos, qui refusent de reconnaître sa divinité... Pendant ce temps, Marcus, un légionnaire romain converti au christianisme, tombe éperdument amoureux d'Artémisia, une prêtresse égyptienne. Tout concourt à séparer les deux jeunes gens, qui sont de milieux, de cultures et de religions différents. Mais l'amour n'a que faire de ces obstacles et les amoureux unissent bientôt leurs destinées pour le meilleur et pour le pire... qui pourrait survenir assez rapidement si les persécutions ordonnées par l'empereur se poursuivent.

L'Agonie des dieux, le troisième roman de Jean Mohsen Fahmy (L'interligne), est le parfait exemple d'un roman où les aventures de personnages fictifs, superbement racontées, servent à mettre en lumière certains passages de l'histoire plus ou moins tombés dans l'oubli. À l'époque décrite dans *L'Agonie des dieux*, dit Jean Mohsen Fahmy, le monde a connu une véritable rencontre et même un choc des civilisations. Les événements qui sont survenus alors autour du bassin méditerranéen ont été au cœur des fondements de la civilisation occidentale qui domine le monde depuis lors. C'est à cette époque, par exemple, que les notions de personne et de droits de la personne ont commencé à émerger, parce que chaque être humain était fils de Dieu aux yeux de la théologie chrétienne. Le christianisme a été la première religion monothéiste à placer

la personne humaine au centre de l'éthos, de l'éthique, de la notion d'humanité. Aujourd'hui, ces notions fondamentales sont tellement intégrées à notre civilisation que nous ne nous demandons plus d'où elles viennent. Il me semble pourtant que ce retour aux sources est plus nécessaire que jamais en ce début du XXI^e siècle, où nous vivons un nouveau choc des civilisations.

Malgré l'importance du contexte historique qui y est décrit, il ne faut pas croire que *L'Agonie des dieux* soit un texte aride. Jean Mohsen Fahmy se considère d'abord et avant tout comme un conteur et son premier objectif est de raconter une bonne histoire. Cette préoccupation l'amène à faire vivre à ses personnages de multiples aventures et rencontres. Ainsi, Marcus sera envoyé à Rome pour contacter les chrétiens qui y vivent, puis dans le désert des Arabes pour rencontrer l'ermite Antoine, c'est-à-dire saint Antoine le Grand, fondateur du monachisme chrétien. Artémisia, de son côté, sera tentée par les démons de la chair, incarnés par le bel Apollonius...

D'une érudition évidente mais sans ostentation, *L'Agonie des dieux* est un roman qui demeure facile à lire malgré les nombreuses références historiques et religieuses. En cela, Jean Mohsen Fahmy est fidèle aux qualités qui ont séduit à la fois les critiques et les lecteurs dans ses deux romans précédents, *Aminah* et *le mamelouk blanc et Ibn Khalidou - L'honneur et la disgrâce* (Prix du livre d'Ottawa 2003).

Collaboratrice du Devoir

L'AGONIE DES DIEUX

Jean Mohsen Fahmy
L'interligne
Ottawa, 2005, 303 pages

Métaphore et prétexte

NAÏM KATTAN

Trois romans où le juif est un personnage central, une métaphore, un prétexte ou une absence.

Dans *Ruthie ou la couleur du monde*, Tomas Kolsky, né à Prague en 1978, arrière-petit-neveu de Kafka, choisit comme personnage central Shlomo, qui se rend à Jérusalem pour apprendre l'hébreu. Il fait la rencontre de Ruthie et en tombe amoureux, mais il rentre à Prague sans lui avoir fait de déclaration.

C'est l'époque de la deuxième intifada et Djinnie, un esprit féminin, une sorcière, comme son nom l'indique (en arabe), s'installe dans sa tête. Elle prend la figure de Wafa, une kamikaze palestinienne. Le débat entre les deux femmes nous plonge au cœur du conflit israélo-palestinien. L'amour de Shlomo pour Ruthie demeure intact, puissant. L'auteur nous promène entre le réel et le rêve. Shlomo retourne à Jérusalem, retrouve Ruthie et décide de l'épouser même si celle-ci est déjà enceinte d'un autre.

En dépit de la référence à Kafka, son arrière-petit-neveu n'est pas son héritier littéraire, ce qui ne diminue en rien son talent. Son roman est une réflexion sur le drame qui se déroule en Israël. Shlomo est un visiteur qui se double d'un observateur, un juif métaphorique qui se découvre dans la langue et l'amour d'une femme.

Amanda Sthers, pour sa part, nous transporte à Kaboul, à Chicken Street, et nous présente les deux seuls juifs qui y restent. Ceux-ci demeurent néanmoins à la périphérie, comme un prétexte pour faire le récit de la fin tragique d'une Afghane musulmane de dix-sept ans, Naëma.

Naëma a le bonheur de découvrir la passion sexuelle au cours d'une nuit passée clandestinement avec Peter, un Américain. Elle tombe enceinte et quand son frère, un futur imam, découvre qu'elle porte le fruit du péché, il l'organise sa lapidation. L'auteure nous transporte ensuite aux États-Unis, où Peter vit lui aussi un drame. Sa femme intercepte la lettre dans laquelle Naëma lui annonce sa future paternité. Elle la soustrait à son regard et finit elle-même dans la dépression et le suicide. Dans ce

roman, Amanda Sthers dénonce l'abominable crime suscité par l'aveuglement de la tyrannie. Les deux juifs, eux-mêmes victimes de l'intolérance qui sévit dans le pays, ne font partie que du décor.

Enfance et adolescence

Dans *Une jeunesse américaine*, Rich Cohen fait le récit de son enfance et surtout de son adolescence. Il se contente de faire allusion à son origine juive, mais cela ne semble pas avoir d'effet sur son existence. Il est né à Glencoe, en banlieue de Chicago. Son roman est d'abord l'histoire d'une amitié. Le narrateur et Jamie ne se quittent pas. Ils explorent ensemble l'alcool, la drogue et les filles. Ils sont constamment défondés. À la fin de leurs études secondaires, ils sont admis dans des collèges différents. Rich se rend à Tulane, à La Nouvelle-Orléans, et Jamie se rend dans le Wisconsin.

Des chanteurs et des musiciens alimentent l'apprentissage des deux adolescents, mais l'alcool et la drogue en constituent l'essentiel. Le romancier ne déplore pas cette jeunesse triste, voire sinistre. Il nous livre un état de fait, un document sur les années 80. La plupart de ces jeunes finissent par se ranger. Ils deviennent maris et pères, membres d'une petite bourgeoisie en manque de règles et de valeurs.

Collaborateur du Devoir

RUTHIE OU LA COULEUR DU MONDE

Tomas Kolsky
Traduit du tchèque
par Xavier Galmiche
Éditions de l'Olivier
Paris, 2005, 139 pages

CHICKEN STREET

Amanda Sthers
Éditions Grasset
Paris, 2005, 218 pages

UNE JEUNESSE AMÉRICAINE

Rich Cohen
Traduit de l'anglais
par Annick le Goyat
Éditions Denoël
Paris, 2005, 213 pages

écosociété

Nouveauté en librairie

NOAM CHOMSKY

Israël, Palestine, États-Unis. Le triangle fatidique

Une grande œuvre de Noam Chomsky enfin disponible en français! Cet essai bouleversant vous fera voir ce que cache le discours officiel au sujet d'une crise qui semble insoluble: le conflit Israël-Palestine. Un travail de recherche colossal, mis à jour pendant 20 ans, et qui est malheureusement toujours aussi actuel.

ISBN 2-923165-19-5
664 p. - 42\$

Le Triangle fatidique est peut-être l'ouvrage le plus ambitieux jamais écrit sur le rôle déterminant des États-Unis dans le conflit entre le sionisme et les Palestiniens. C'est un exposé tenace de la corruption, de l'avidité et de la malhonnêteté intellectuelle des humains. C'est également un grand livre et un livre important qui doit être lu par tous ceux qui se soucient de la chose publique.

Extrait de la préface d'Edward W. Saïd

35,95\$ seulement!!!
Chez Guérin,
168, Ste-Catherine E.,
à Montréal

Librairie Guérin Collégial/Universitaire

www.ecosociete.org

entre les lignes

Le plaisir de lire à pleines pages

Abonnez-vous dès maintenant et ne manquez rien de la RENTRÉE LITTÉRAIRE DU PRINTEMPS 2006!

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1

☐ Oui, je m'abonne au magazine Entre les lignes.
☐ Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine Entre les lignes.

Cadeau de: _____ Tél: _____

☐ 4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 23,00 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 25,30 \$)
☐ 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 40,25 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 46,00 \$)

Nom: _____ Prénom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____
Tél. ré: _____ Tél. fax: _____
Courriel: _____

Mode de paiement:
☐ Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions Entre les lignes ☐ Visa ☐ MasterCard

N° carte de crédit: _____
Date d'expiration: _____ Date: _____
Signature: _____

Abonnement en ligne: www.entrelignes.ca

EXPLORER LA MÉMOIRE ET L'HISTOIRE

Les cahiers des dix

Fondés en 1936

SOMMAIRE du numéro 59 (2005)

LE SUJET EN HISTOIRE • L'essai littéraire au Québec au XIX^e siècle: le problème de sa définition et du statut de la prose d'idées, Yvan Lamonde - Victor Barbeau, anarchiste de droite, Pierre Trépanier - Marius Barbeau: une éminence grise dans le milieu musical canadien-français, Marie-Thérèse Lefebvre - L'intellectuel et le lion Jacques Rousseau: homme de tête et de passion, Jocelyne Mathieu

ZONE LIBRE • Un univers sous tension: les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI^e siècle, Marcel Moussette - Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres: histoire des chiens dans la rencontre des Français et des Amérindiens, Denis Delage - Québec, 1770-1790: une province en rumeurs, Bernard André - Le « bouleversement intime »: le Québec et la France vaincue de juin 1940, Gilles Gallichan - La géologie et la transmission de la culture: une approche sociologique, Fernand Harvey

335 pages • 35

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année) (anciens numéros également disponibles)

Les Éditions La Liberté
2360, chemin Sainte-Foy
Sainte-Foy (Québec) G1V 4H2
Téléphone: (418) 658-3640 • Télécopieur: (418) 658-0847
Courriel: valberne@ca.ain.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 59 (2005), consultez le site internet de la Société des Dix: www.unites.uqam.ca/Dix

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'apologiste et le prophète



Louis Cornellier

Lire Augustin, celui que Bossuet appelait «le Docteur des docteurs», est une expérience saisissante. Témoignage d'une foi brûlante qui se redit jusqu'à l'obsession dans les célèbres *Confessions*, cette œuvre impressionnante aussi par la sublimité de l'intelligence qu'elle déploie dans *La Trinité*, *La Cité de Dieu* et *La Grâce et le libre arbitre*. Si son caractère intime la rend plus abordable que celles d'autres philosophes aussi majestueux — Hegel ou Kant, par exemple —, l'œuvre augustiniennne, par son intensité, n'en reste pas moins d'une approche difficile.

Aussi, il faut savoir gré à la philosophe et théologienne Thérèse Nadeau-Lacour de nous offrir, en guise

d'introduction, *Augustin - Les combats de l'esprit*, une anthologie commentée des moments les plus forts de ce monument intellectuel.

Brillant rhétoricien de l'Empire romain, Augustin, la chose est connue, a vécu une jeunesse dissipée qu'il résume lui-même en trois mots: concupiscence, curiosité et superbe. En 386, à Milan, c'est l'illumination. Dernière étape d'un parcours qui va de la lecture de Cicéron — pour l'amour de la vérité — à la lecture de la Bible — pour la découverte de cette vérité —, cette conversion est à l'origine des *Confessions* que Thérèse Nadeau-Lacour résume en ces termes: «L'acte d'une foi vive qui, pour d'autres âmes, parle de son Dieu, à son Dieu et avec Lui par la parole même qui Le révèle.»

Dès lors, mettant son «redoutable talent de polémiste au service de la foi», Augustin n'aura de cesse de développer brillamment cette idée que, si l'homme est hanté par le goût du bonheur, c'est parce que Dieu l'a fait ainsi et que, donc, seul Dieu peut combler ce désir: «Tu nous as faits tournés vers toi, / Et

notre cœur est sans repos / Jusqu'à tant qu'il repose en toi.»

Déjà, à l'époque, les objections à ce type de raisonnement ne manquaient pas, et Augustin, dans des pages lumineuses reproduites dans cette anthologie, consacrera toutes les ressources de son intelligence à les réfuter en illustrant avec brio la logique trinitaire et la dialectique entre la grâce et le libre arbitre.

Prière ininterrompue dont le génie conceptuel est tout entier mis au service de la vérité chrétienne, l'œuvre augustiniennne, à l'instar de celle d'un Pascal, par exemple, brille par une densité qui refuse l'esbroufe. À preuve, cet admirable morceau sur l'incessante quête de Dieu: «Pourquoi donc chercher ainsi quand on comprend ce que l'on cherche est incompréhensible, sinon parce qu'il ne faut pas s'arrêter aussi longtemps que l'on avance dans la recherche de l'incompréhensible et que l'on s'améliore au fur et à mesure de la recherche au contact d'un bien si grand qu'il est à la fois cherché pour être trouvé et trouvé pour être cherché? En effet, il est cherché pour être trouvé avec plus de dou-

ceur, et il est trouvé pour être cherché avec plus d'avidité.»

Pris en bloc, Augustin peut dérouter. Thérèse Nadeau-Lacour, de belle façon, nous permet de le «rencontrer» et d'avoir une idée de sa grandeur.

Chamberland contre la barbarie

Lire Paul Chamberland est une expérience frustrante. Apologiste exalté, Augustin, dans ses textes les plus savants, est souvent complexe, mais il reste toujours en quête de clarté. Prophète courroucé, Chamberland, obsédé par le pire, se complait dans une prose obscure qui distille la confusion. On comprend, à le lire, que quelque chose de grave s'énonce, mais on ne saurait dire exactement quoi.

En 1999, au moment de la parution originale de *En nouvelle barbarie*, Pierre Vadeboncoeur en écrivait ceci: «L'auteur, poète, adapte à la prose, à l'analyse, à la réflexion sociale et politique une pensée de poète.» Qu'est-ce à dire au juste? Difficile de le savoir. Du dernier livre de Vadeboncoeur, par

ailleurs, Paul-Émile Roy écrivait (dans *L'Action nationale*) qu'il s'intéressait «à l'Être dans sa discrétion ineffable» et qu'il ne procédait pas «par déduction, par raisonnement, mais par illuminations». Ces remarques, me semble-t-il, pour ce qu'on peut en comprendre, s'appliquent assez bien, aussi, à l'essai de Chamberland.

Ce que les illuminations de ce dernier nous disent, en effet, c'est la catastrophe d'un monde, d'un «monde», dominé par le néolibéralisme, le règne de l'argent, le mépris des pauvres et de l'environnement, les incivilités en tous genres, la barbarie, donc, d'un univers où dominent la rationalité instrumentale, l'éthique gestionnaire du social et la mondialisation technoscientifique.

Sombre évocation d'un processus qui mine «les principes qui sont au fondement de la culture», qui transforme les humains en «stock de ressources matérielles et énergétiques» et foule aux pieds cette vérité selon laquelle «la morale de l'humanité commence et finit par l'attention portée à l'autre en tant que porteur du possible humain». En *nouvelle barbarie* se veut une «prophétie de malheur» qui est faite, selon les mots du philosophe Hans Jonas, «pour éviter qu'elle ne se réalise».

Lauréat du prix de l'essai de la revue *Spirale* en 2000 pour cet ouvrage,

Paul Chamberland, a-t-on encore écrit, y «parle clair, durement». J'avoue être dubitatif devant un tel jugement. Sauf pour quelques pages (particulièrement les pages 136 à 158) où il emprunte une logique argumentative plus limpide, cet essai élabore plutôt une bouillie conceptuelle aux accents métaphysiques impénétrables.

«Nous entrevoyons», écrit Chamberland, «ce que peut avoir d'éprouvant pour la pensée l'exigence d'une avancée hors du familier. Le langage est défilé, la pensée se brise contre le non-sens et elle tremble devant l'éventualité d'une exorbitation vers l'étrange radical.» En effet. Mais est-ce vraiment là la meilleure façon de mobiliser le genre humain face à la catastrophe appréhendée?

louiscornellier@parroinfo.net

AUGUSTIN - LES COMBATS DE L'ESPRIT

CHRONIQUE

D'UNE DÉLIVRANCE

Thérèse Nadeau-Lacour

Anne Sigier

Québec, 2005, 192 pages

EN NOUVELLE BARBARIE

Paul Chamberland

Typo

Montréal, 2006, 232 pages

Des responsabilités dans l'école

LOUIS CORNELLIER

Conçu comme un guide de «responsabilisation à l'usage des adolescents», *Vivre l'école comme on aide le pin blanc*, de l'enseignant Stéphane Boulé, n'est pas un grand essai sur l'éducation, mais il a néanmoins le mérite de remettre en question certaines «croyances sur le monde scolaire». Adressé aux ados ordinaires qui ne sont pas aux prises avec des difficultés socioéconomiques particulières, cet ouvrage vise d'abord à rappeler aux divers acteurs de l'école leurs responsabilités propres: «L'élève doit apprendre; les parents doivent éduquer leur enfant; l'enseignant doit enseigner.»

Cela peut sembler être une évidence, mais le vécu de l'école, au quotidien, fait la preuve que ce n'est pas le cas. La responsabilité, écrit Boulé, «est le nom que l'on donne à tout ce que quelqu'un doit faire parce que personne d'autre ne peut véritablement et efficacement s'en charger à sa place». Aussi, l'enseignant qui laisse trop souvent travailler ses élèves en équipes, qui leur épargne systématiquement la prise de notes, qui permet toujours des reprises d'examen et qui ne sanctionne pas les écarts de conduite nuit à la responsabilisation de l'élève.

De même, les parents qui corrigent les travaux de leur jeune pour lui éviter des échecs ne contribuent en rien à son développement. «Si, écrit Boulé, par souci de l'aider et de le faire réussir, les adultes autour de toi éloignent et éradiquent tout ce qui leur paraît mauvais et nuisible, ou seulement difficile, s'ils prennent trop de place donc, ils détruiront peut-être aussi, sans le savoir, ce qu'il y a de plus utile pour ton développement.» L'enseignant aurait pu ajouter que les parents qui envahissent l'école, sermonnent les profs et veulent adapter le système à «leur» rejeton nuisent à tout le monde.

Aux jeunes eux-mêmes, Boulé rappelle que la responsabilité de leur apprentissage leur revient et que, si l'école renferme des réponses, c'est à eux seuls qu'appar-

tient le devoir de se poser des questions. Affirmer que «l'école, c'est plate», ajoute-t-il, c'est se tromper sur la nature de cette institution qui n'a pas à être divertissante, mais plutôt «instructive, formatrice, encadrante, aidante». Affirmer, encore, qu'elle est inutile parce qu'elle ne prépare pas directement à l'exercice d'un métier ou d'une profession, c'est oublier que ce programme de formation générale «permet de découvrir le monde et surtout de se découvrir un peu plus, de reconnaître ses forces, ses faiblesses, ses aptitudes, ses intérêts et ses traits de personnalité», toutes choses essentielles, bien sûr, pour un jeune en développement.

Refusant la logique fataliste selon laquelle «tu l'as ou tu ne l'as pas», Boulé se fait volontariste en écrivant que «les connaissances et habiletés au menu dans les écoles ne sont pas innées, elles s'acquièrent» et en précisant que «la réussite d'une personne dépend plus de ce que cette personne fait que de l'école qu'elle fréquente». Dans sa logique de responsabilisation, il tient même à insister sur le fait que le décrochage n'est pas nécessairement un drame s'il permet au jeune de cesser de jouer les victimes et de se reprendre en main.

Même s'il fait l'impasse sur la problématique plus générale et plus fondamentale de l'école dans les sociétés avancées actuelles (problème du rapport à l'autorité, culte de l'égo et de l'immédiateté, dévalorisation de la culture, refus de la discipline, sous-financement des institutions), cet essai, mis entre les mains d'ados boudeurs, de parents complaisants et de profs déprimés, stimulera une saine réflexion.

Collaborateur du Devoir

VIVRE L'ÉCOLE COMME ON AIDE LE PIN BLANC

LA RESPONSABILISATION À L'USAGE DES ADOLESCENTS

Stéphane Boulé

Anne Sigier

Les humeurs de Parenteau

LOUIS CORNELLIER

Ya-t-il eu censure à Radio-Canada dans le cas de François Parenteau, comme le suggère le criard bandeau publicitaire apposé par l'éditeur sur la couverture de ce recueil de chroniques intitulé *Délits d'opinion*? Cela semble une évidence. La preuve? Le ton et le contenu de ses chroniques n'ont pas vraiment changé de 1997 à 2005. Aussi, quand les responsables de son congédiement évoquent un glissement dans la nature de ses interventions, force est de constater qu'ils disent n'importe quoi.

Membre des décapants Zapartistes, Parenteau n'a jamais caché ses convictions. Ses chroniques, depuis le début, en témoignent. Elles sont celles d'un souverainiste de

gauche, partisan du scrutin proportionnel et très critique à l'égard de Bush et cie. Elles disent souvent des choses sérieuses, mais sur un ton léger qui permet même à ceux qui ne sont pas d'accord d'en sourire.

Il prête, par exemple, ces propos à Jean Chrétien, au sujet des droits humains en Chine: «En Chine, ils ont peut-être moins de droits, mais ils ont tellement plus d'humains qu'au total ça compense...» Parlant de la campagne électorale de Liza Frulla en 2004, il écrit: «Liza a tenté de démontrer les conservateurs en disant qu'ils tenteraient d'imposer aux Canadiens leur vision du bien et du mal, leur morale. C'est sûr que, sur ce plan-là, les libéraux sont très rassurants: ils n'en ont pas, de morale...» Une manière, donc, d'être clairement engagé, mais en restant

sympathique et honnête, surtout quand on considère que les péquistes et la gauche ne sont pas épargnés par les petites piques du chroniqueur.

En le congédiant, entre autres sous prétexte que le mandat de Radio-Canada exige un équilibre dans les points de vue exprimés, les patrons de notre radio d'État ont erré. Non seulement les chroniques de Parenteau restaient plutôt inoffensives (de *l'humeur... et rien d'autre*), en effet, comme l'indique le sous-titre), mais elles permettaient même à peu de frais d'assu-

rer un certain équilibre idéologique à une radio qui prête régulièrement son micro à un André Pratte qui, quoi qu'il en dise, ne brille pas par sa neutralité.

Collaborateur du Devoir

DÉLITS D'OPINION

CHRONIQUES D'HUMEUR...

ET RIEN D'AUTRE

François Parenteau

Lanctôt

Montréal, 2006, 208 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 21 au 27 février 2006

ROMAN

- 1 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)
- 2 LES CHEVALIERS D'ÉMÉRAUDE T.8 Anne Robillard (Mortagne)
- 3 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 4 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 5 LA FEMME DE MA VIE Francine Noël (Leméac)
- 6 ÉTAT D'URGENCE Michael Crichton (Laffont)
- 7 FABRICATION DE L'AUBE Jean-François Beauchemin (Océan Amérique)
- 8 TROIS MODÈS DE CONSERVATION DE... Maxime-Olivier Moutier (Marchand de feu)
- 9 IL FAUT PRENDRE TAUREAU PAR... Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 10 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR Francine Ruel (Libre expression)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME Chantal Lacroix (la semaine)
- 2 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR Minçavi (Minçavi)
- 3 SUDOKU VOL. 1 Collectif (Pearson)
- 4 MEILLEURES RECETTES... Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 5 PETIT LIVRE DU SUDOKU VOL. 2 Peter Sinden (Hors-collection)
- 6 ALIMENTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Trécaré)
- 7 SUDOKU: 128 GRILLES Carol Voderman (Marabout)
- 8 ESPAGNOL EN 15 MINUTES Collectif (Libre expression)
- 9 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
- 10 LE SUDOKU POUR LES NULS Collectif (First)

LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)
- 2 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gavaldà (J'ai lu)
- 3 L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafon (Libre de poche)
- 4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 5 BROKERBACK MOUNTAIN Annie Proulx (Grasset)
- 6 ET SI C'ÉTAIT VRAI Marc Lévy (Pocket)
- 7 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Gil Courtmanche (Boréal)
- 8 LA PROCHAINE FOIS Marc Lévy (Pocket)
- 9 RIVE NOIRE Jacques Côté (Alire)
- 10 LA PART DE L'AUTRE Eric-Emmanuel Schmitt (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 WITH NO ONE AS WITNESS Elizabeth George (Harper Collins)
- 2 THE CLOSERS Michael Connelly (Warner Books)
- 3 PRINCE OF FIRE Daniel Silva (Nal)
- 4 CRAZY IN LOVE Luanne Rice (Bantam Books)
- 5 KING OF THE VAGABONDS Neal Stephenson (Harper Collins)
- 6 THE MOSCOW VECTOR Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 7 THE PRINCES OF IRELAND Edward Rutherford (Anchor Canada)
- 8 IMPOSSIBLE Danielle Steel (Dell)
- 9 CELL Stephen King (Simon & Schuster)
- 10 DARK TOWER V: WOLVES OF THE CALLA Stephen King (Pocket)

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Aline Giroux

Le pacte faustien de l'université



276 pages, 24 dollars

ÉCORCHÉES
de SYLVIE FRIGON

Un roman concis où, par delà les remparts des prisons, surgissent les voix de celles qu'on croit souvent perdues.

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Conférence de Sylvie Frigon
sam. 11 mars de 16 h à 16 h 45, Salle La Lièvre A et B

Séances de signature
ven. 10 mars : 17 h à 18 h • sam. 11 mars : 12 h à 13 h et 17 h à 18 h
stand 150 (Dimédia)

les éditions du remue-ménage

VENEZ RENCONTRER

Sylvie Brien,
à l'occasion de la parution de
L'affaire du collège indien
au stand Gallimard du salon
du livre de l'outaouais

le jeudi 9 mars
de 10 h 30 à 11 h 30
et de 18 h à 19 h

Atelier scolaire
local blanche A
de 13 h 30 à 14 h 15

le vendredi 10 mars
de 13 h à 14 h
et de 19 h à 20 h

le samedi 11 mars
de 11 h à 12 h
et de 14 h à 15 h

ESSAIS

PHILOSOPHIE

Penser la mort aujourd'hui

GEORGES LEROUX

L'expérience de la vulnérabilité connaît des intensités différentes selon les moments et les circonstances de la vie, mais rien ne sert de chercher à la refouler: même si personne n'est tenu de s'exercer chaque jour à affronter la mort, la sienne autant que celle des autres, et même si Freud a raison quand il écrit que chacun vit comme s'il était persuadé de son immortalité, chacun sait que la mort est là à toute heure. C'est la leçon du *Phédon* de Platon, c'est celle d'Épicure et de toutes les sagesse qui commencent par la reconnaissance de l'éphémère. La philosophie peut-elle dire quelque chose de plus? Françoise Dastur, dont l'œuvre importante s'est maintenue dans la proximité de la pensée de Heidegger et de Hölderlin, propose ici une réflexion où la mort est présentée d'abord comme la condition de la vie. Elle suggère que la mortalité ne doit pas être perçue comme une limite, mais comme la ressource la plus profonde de l'existence.

Ce petit livre se nourrit de toute la tradition philosophique, mais il parcourt aussi tout ce qui doit l'être dans le domaine de la culture, des Upanishad aux rituels contemporains. Le refoulement de la mort dont nous sommes à la fois acteurs et témoins, selon l'expression de H.-G. Gadamer, représente pour beaucoup une démythification, la philosophie depuis Socrate veut cependant soutenir le contraire: effacer la mort, c'est entretenir la mystification la plus destructrice, c'est priver la vie et la pensée de leur horizon de finitude et faire basculer l'existence dans le divertissement. Méditant les réflexions de Pascal et de Heidegger sur l'angoisse, F. Dastur insiste sur la responsabilité du travail de la transmission. Elle rejoint ici certaines convictions d'Hannah Arendt sur la natalité et le passage et pense l'immortalité dans l'œuvre, qui est à la fois écriture et justice: neutraliser la mort ne peut se faire dans l'illusion du corps (conduites à risque, cultes de la performance) et jouer avec la mort en s'y exposant montre d'abord un défaut de souveraineté.

Depuis Marc-Aurèle, cet exercice de rencontre avec la mort ne s'est pas vraiment modifié. En proposant de penser la mort comme condition de la vie, F. Dastur reprend l'essence de la méditation stoïcienne sur la nécessité. Même si elle évoque les conceptions qui rendent possible une immortalité transcendante, et en particulier la résurrection chrétienne, elle se montre plutôt proche d'une éthique de l'acceptation. On ne s'étonnera donc pas que cette méditation aboutisse à Montaigne et Spinoza. Les propositions de l'*Éthique* qui mettent en équilibre la sagesse de l'homme libre et l'épreuve de l'éternité au sein même de l'expérience finie sont certes parmi les plus exigeantes de la tradition, et personne ne se trouve au quotidien à la hauteur de telles exigences: aucune philosophie ne peut déléster l'humanité de l'angoisse de la mort par le seul travail de la raison, ce serait un leurre de plus. Il est plutôt question de se laisser porter vers une forme d'abandon et de détachement qui



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

constituent depuis toujours les maîtres mots de la sagesse sur la mort.

Le philosophe qui propose la mortalité comme une chance peut-il être entendu dans un monde où règnent d'abord la pulsion de maîtrise et le calcul? Pour F. Dastur, seule cette finitude radicale permet d'accéder, au cœur même de la précarité, à la liberté devant l'irréversible, l'incalculable. Les dernières pages de ce beau livre évoquent le médecin philosophe, celui qui aujourd'hui reprend l'idéal thérapeutique de la philosophie pour accompagner chacun vers son destin de mortel. Dans le partage de la vulnérabilité, dans l'exercice renouvelé de la sollicitude, ce médecin devient le philosophe de notre temps, il porte la parole de Marc-Aurèle et d'Épictète et à chaque Hadrien qui meurt en nous il redonne la dignité d'exister de manière finie. Dans la mort, en effet, chacun devient mortel au sens qu'il devient capable de sa mort, et chacun à la devoir de demander que cela demeure possible aujourd'hui.

Collaborateur du Devoir

COMMENT AFFRONTER LA MORT?

Françoise Dastur
Éditions Bayard, coll. «Le temps d'une question»
Paris, 2005, 94 pages

Voir chez le même éditeur, sous la direction de Frédéric Lenoir et Jean Philippe de Tonnac: *La Mort et l'Immortalité*. Encyclopédie des savoirs et des croyances, 2004.

RELIGION

Antidote à l'intégrisme

Les textes apocryphes de tradition chrétienne dans la Bibliothèque de la Pléiade

PIERRE MONETTE

La Bible chrétienne, on le sait, est constituée de deux parties. L'Ancien Testament regroupe les textes hérités du judaïsme. Le Nouveau Testament rassemble pour sa part les écrits canoniques exclusifs au christianisme. Cependant, les Évangiles selon Matthieu, Marc, Luc et Jean, les Actes des apôtres, les épîtres et l'Apocalypse de Jean sont loin d'être les seules sources des traditions et des croyances chrétiennes. Ces dernières puisent également dans une énorme masse d'écrits dits apocryphes: qui, selon l'origine grecque du mot, devraient être «tenus secrets».

Les apocryphes sont des textes de tradition chrétienne, mais dans lesquels l'Église ne reconnaît pas l'expression de ce qu'elle considère être la vérité de la religion révélée. Pourtant, certains de ces écrits ont été rédigés à la même époque que l'ont été les textes canoniques, aux I^{er} et II^{es} siècles de notre ère. Mais on les exclut du canon parce qu'ils font état de positions plus ou moins conformes aux dogmes chrétiens. D'autres textes ont été écartés de cause de leur composition trop tardive, qui fait en sorte qu'ils ne peuvent être considérés comme des voix du christianisme original.

En 1997, la Bibliothèque de la Pléiade a publié un premier tome d'écrits apocryphes chrétiens contemporains des Évangiles «authentiques». La collection vient de faire paraître un second et dernier

volume consacré cette fois aux apocryphes apparus à partir du III^e siècle: des textes qui, pour la plupart, n'ont jamais été traduits en français jusqu'à ce jour.

La «forme de Dieu»

On y retrouve, par exemple, une *Histoire de Joseph le charpentier* datant du VI^e siècle, dans laquelle Jésus raconte son enfance à ses disciples, et proposant un singulier récit de l'Annonciation où l'archange Gabriel, au lieu de s'adresser à Marie, doit plutôt expliquer à Joseph comment son épouse a pu tomber enceinte tout en demeurant vierge afin de le convaincre de ne pas la répudier. On y découvre aussi des *Listes d'apôtres et de disciples* compilées au IV^e siècle, d'après lesquelles Jésus aurait eu au moins deux frères: Jude et Jacques. Un Évangile selon Marie, non la Vierge Marie, mais Marie-Madeleine, affirme que le Sauveur a aimé cette dernière «plus qu'aucune autre femme». Et une *Lettre de Lentulus* propose une des rares descriptions concrètes de la physiologie du Christ, sauf que ce portrait d'un homme aux «yeux verts, changeants et clairs» a été rédigé plus de mille ans après la disparition de son modèle.

Au fil de diverses descriptions du paradis et de la «forme de Dieu», de discussions sur la chasteté et le célibat, de récits du martyre des disciples, de versions alternatives de la Passion et de l'Apocalypse, ce second volume d'écrits apocryphes chrétiens per-

met entre autres de découvrir comment la mythologie chrétienne s'est constituée au contact et sous l'influence des grands courants idéologiques dans lesquels baignaient les cultures méditerranéennes des premiers siècles: la philosophie grecque, la mystique égyptienne, etc. Ces textes, en fait, font moins entendre la voix du dieu de la chrétienté que les voix de leurs époques respectives.

Il s'en trouvera certainement plusieurs pour s'imaginer que les Églises chrétiennes ont choisi de laisser les croyants dans l'ignorance de ces textes parce qu'ils recèlent de secrets ésotériques à la *Da Vinci Code*. Le véritable intérêt de ces *Écrits apocryphes chrétiens* n'est évidemment pas là. Leur lecture nous plonge dans un christianisme archaïque, à la recherche de ses certitudes: une croyance en train de se créer. Et le fait de découvrir ainsi qu'une religion n'a pas toujours été tout à fait sûre de ses propres vérités est peut-être un des meilleurs antidotes aux tentations intégristes.

Collaborateur du Devoir

ÉCRITS APOCRYPHES CHRÉTIENS

VOLUME II

Édition publiée sous la direction de Pierre Geoltrain et Jean-Daniel Kaestli
Gallimard,
«Bibliothèque de la Pléiade»
Paris, 2005, 2156 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

La porno, de A à Z

CHRISTIAN DESMEULES

Le livre est un petit monument d'érudition consacré à la pornographie, mais sans la moindre image, précisons-le tout de suite, rien que des mots. Quelques gros mots, bien entendu, et beaucoup de solide pensée dans cet ambitieux *Dictionnaire de la pornographie*. Quatre cent cinquante entrées placées sous l'égide d'un sérieux comité de parrainage (Hélène Cixous, Julia Kristeva, Malek Chebel, Jean-Luc Nancy, etc.), des articles pointus ou vulgarisés dont la rédaction a été assurée par tout un bataillon international d'universitaires, de journalistes, d'essayistes et d'écrivains.

«Représentation de sujets obscènes, dans des textes, des photos, des dessins, des films, etc., dans le but d'exciter l'imaginaire sexuel. Depuis plusieurs décennies, les médias ont fait entrer la pornographie dans la vie publique», nous dit le Littré (2004), la pornographie est aussi tout ce qui, dans le discours sur le sexe et la représentation de l'acte sexuel, nous choque, nous

dégoûte, nous offusque. Tout ce que, parfois, nous préférons ne pas voir et ne pas entendre. Il y a aussi, dans sa définition même, une «imprécision des frontières», un flou, une variable qui se déplace selon les cultures, les époques et les individus. Une autre tentative de définition, tirée de l'article «Totalité», nous éclaire aussi sur l'impasse fondamentale du genre: «La pornographie est inséparable d'un désir de tout montrer auquel correspond symétriquement le désir de tout voir.»

Mais qu'on le veuille ou non, la pornographie est aujourd'hui partie prenante de notre monde et de son actualité. Jamais, en effet, n'a-t-elle atteint un tel degré d'industrialisation et de médiatisation. Considérée, analysée et décortiquée, la pornographie est ici élevée au rang de pratique culturelle pouvant être étudiée — à l'enseigne des très sérieuses Presses universitaires de France. De «Backroom» à «Zoos humains», de «Deleuze» à «Skaters», en passant par l'estampe ou la webcam, la centaine d'auteurs convoqués pour l'occasion exa-

minent le phénomène sous tous ses angles.

Se penchant, par exemple, sur la place du plaisir féminin dans la pornographie à la lumière de la représentation du cunnilingus, l'auteur de l'article rappelle que le plaisir féminin n'est pas l'objet de la plupart des supports pornographiques et estime que la pratique fait figure de «parent pauvre dans la production pornographique non spécialisée et hétérosexuelle». On y aborde également la porno en Afrique subsaharienne, *L'Origine du monde* de Courbet ou la maïeusesophilie (vous irez voir vous-mêmes). Lacan, Orland, l'avement, Nelly Arcan (eh oui): presque tout passe à la loupe de cette fascinante «cartographie de la pornographie».

Collaborateur du Devoir

DICTIONNAIRE DE LA PORNOGRAPHIE

Sous la direction de Philippe di Folco
Presses Universitaires de France
Paris, 2005, 580 pages

Découvrez nos nouveautés

Accents
du Canada français

Dictionnaire

Poésie



DICTIONNAIRE DES CITATIONS DE L'ONTARIO FRANÇAIS DEPUIS 1960 (DICLOF)
Mariel O'Neill Karch et Pierre Karch
L'Interligne



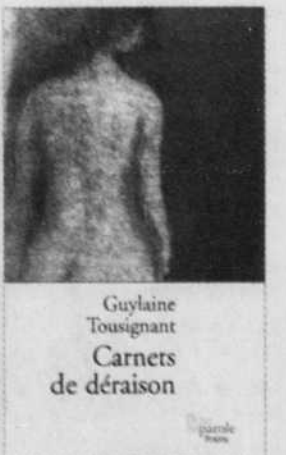
ARCHIVES DE LA PRÉSENCE
Raymond Guy LeBlanc
Perce-Neige



L'ÉCRAN DU MONDE
Brigitte Harrison
Perce-Neige



POSTE RESTANTE
Lise Gaboury-Diallo
Blé



CARNETS DE DÉRAISON
Guylaine Tousignant
Prise de parole

RÉCF
Réseau des Écrivains du Québec

www.recf.ca
14 éditeurs sous une même bannière

vient de paraître

Dossier
Les femmes sur tous les fronts

Oprimées de l'Inde
Les Rwandaises après le génocide
Révolution paysanne au Brésil
Les Philippines contre le trafic sexuel
Le monde des hommes

NUMÉRO 707
MARS 2006

www.revuerelements.qc.ca

ABONNEZ-VOUS

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$

À l'étranger (un an) : 45 \$

Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien : 100 \$

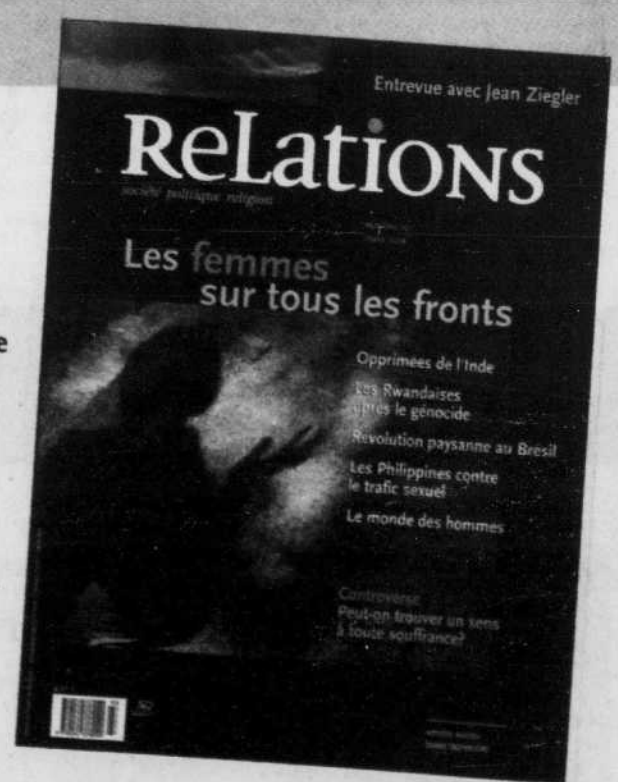
Par téléphone : (514) 387-2541

Par courriel : relations@rcf.qc.ca

Par la poste : Relations

25, rue Larry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES
4,95 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de _____ an(s),
au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)
ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LIVRES

BÉDÉ

Elle persiste et signe : Chantal Montellier

DENIS LORD

À Angoulême, où je l'ai rencontrée en janvier dernier, son dernier titre, *Les Damnés de Nanterre* (Denoël Graphic), était en nomination pour le prix du meilleur album. Un retour en force pour Chantal Montellier, emblème de la bédé féministe et engagée, après une éclipse quasi totale de dix ans.

On se rappellera ses univers concentrationnaires peuplés de prédateurs, ses héroïnes, son approche graphique d'un réalisme froid, glauque, l'emploi de la bichromie, nécessité économique devenue esthétique revendiquée. Quelques titres? Les séries *Andy Gang* et *Julie Bristol, Wonder City*. Malgré la césure, *Les Damnés de Nanterre*, inspiré de l'affaire Rey-Maupin, demeure dans la continuité de l'œuvre, graphiquement et idéologiquement. «Je suis moins manichéenne aujourd'hui», dit Montellier, *mais toujours solidaire des mêmes, des petits, ceux qui se font massacrer.*

Son absence prolongée, Montellier l'explique par la prise en main de la bédé par des affairistes collés à la droite conservatrice. Après la faillite des Humanoides, après s'être fait virer de Casterman, elle ne sait plus où aller, n'a plus d'argent. Grâce à Laurence Harlé (scénariste de Jonathan Carland), elle entre chez Dargaud au début des années 90, «comme un loup sort du bois». «Dargaud était l'ennemi, d'autant plus qu'il avait été racheté par le Groupe Ampère, ultracatholique de droite, antiavortement, émergeant à l'Opus Dei. Mais je n'avais pas le choix.»

Elle y publiera trois livres entre 1992 et 1995, jusqu'à ce que l'éditeur, perdant *Astérix*, abandonne tous les auteurs non rentables. Elle y publiera tout de même *Paris sur sang* en 1998. C'est la cassure. «Il y a eu un resserrement idéologique», dit-elle en s'insurgeant. *On a mis à mal les regards alternatifs, nous sommes retournés à la période d'avant Guy Debord. La bédé est redevenue un art pour distraire les masses, les enfants de 7 à 77 ans.*

Or, c'est un peu à cause de Debord que Montellier s'est mise à la bédé. «Debord était un agitateur d'idées et le situationnisme proposait des choses au service de la pensée, de la lutte des classes. On détournait des films de karaté: la dialectique peut-elle casser des briques? Ces choses-là m'ont enseigné. En 1968, la bédé est un outil pour transmettre des messages, dire une colère, une souffrance. On met du Lénine et du Trotski dans la bouche de Barbarella pour faire passer l'intelligence politique dans un média populaire. L'imagerie pop et le matérialisme dialectique se télescopent, créant une surprise absolue. Auparavant, le politique n'existait pas en bédé. C'était un milieu très conservateur.» Non sans ironie, l'autobiographie inachevée de Montellier, dont on peut lire des ex-



traits sur son site, s'intitule *De Guy Debord à Guy Vidal* (scénariste et rédacteur en chef de *Pilote*).

Cette «dérive droite, époque de grands reniements où la classe ouvrière en prend plein la gueule», où Montellier n'est plus en phase, sert d'ailleurs de toile de fond aux *Damnés de Nanterre*. Depuis, l'auteure a privilégié l'écriture, la création et les ateliers dans des écoles et des prisons. Après son roman *La Dingue aux marrons*, dans la série du *Poulpe*, elle publiait en 2005, chez Impressions nouvelles, *TGV conversations ferroviaires*, un recueil de nouvelles inspirées de dialogues écoutés dans le train. «Je fais une écoute attentive et je complète ensuite les demi-mots, je réinvente.» Adaptées pour le théâtre, certaines nouvelles de *TGV* seront présentées ce printemps aux Rencontres de la Cartouche de Vincennes.

Ce printemps, son second titre de bédé en deux ans, *Tchernobyl mon amour*, paraîtra chez Actes Sud.

Collaborateur du Devoir

LES DAMNÉS DE NANTERRE

Chantal Montellier
Denoël Graphic, 2005

LITTÉRATURE JEUNESSE

Raconter la vie, tout simplement

ANNE MICHAUD

J'étais seul, tu es arrivée. Nous nous sommes aimés, les enfants sont nés. Ils ont grandi et ont quitté le nid. Nous nous aimons toujours...

Comme c'est simple, une vie résumée ainsi! Comme c'est beau aussi! Cette simplicité et cette beauté, on les retrouve dans un nouvel album écrit et illustré par Marc Mongeau, *La Maison de*

guingois (Les 400 Coups). Il y raconte la vie d'un homme qui habite une maison en forme de banane, qui se balance au gré de ses activités. Une maison qui se remplit de vie et se stabilise avec l'arrivée d'une amoureuse puis de quatre enfants, mais qui paraît bien vide lorsque ceux-ci partent pour voler de leurs propres ailes...

Une histoire simple et belle comme la vie, merveilleusement illustrée par des aquarelles à la

fois tendres et rigolotes, pleines de cœurs et de couleurs.

J'aime un peu, beaucoup, passionnément!

Collaboratrice du Devoir

LA MAISON DE GUINGOIS

Marc Mongeau
Les 400 Coups,
coll. «Les petits albums»
Montréal, 2006, 32 pages

Traverser le désert en paquebot

FABIEN DEGLISE

Jean-Paul n'a pas la frite. Pris entre son travail de dessinateur dans l'usine de jouets en bois de son défunt père et une mère péniblement oppressante, le trentenaire est sur le bord d'exploser. Et le délicieux fantasme induit presque chaque matin par cette charmante coureuse de fond, croisée dans le froid hivernal, n'arrive pas à lui fournir l'oxygène nécessaire pour reprendre souffle.

Emporté par un vide intérieur, un mal-être et surtout sa solitude, l'homme se sent à la croisée des chemins. Chemins qui, sur un coup de tête, le conduisent un beau jour sur le paquebot *Lorenzo* à la rencontre de son destin... et d'âmes perdues réunies pour une croisière thématique pour célibataires endurcis intitulée *Les cœurs solitaires*.

Le décor est posé. Pour le meilleur et le... plaisir surtout du jeune bédéiste français Cyril Pedrosa, qui en fait très vite le théâtre d'une opération à cœur ouvert sur les bas et les aîlés de la nature humaine.

Avec un scénario réglé comme une horloge suisse, ce premier exercice en solo du dessinateur français — qui a travaillé jusqu'à maintenant aux côtés du scénariste David Chauvel (*Ring Circus, Shaolin Moussaka*) — ne laissera certainement pas indifférent. Et le découpage serré, les personnages attachants aux faiblesses révélées mais aussi la multiplication d'effets stylistiques parfaitement maîtrisés à l'origine de plu-

sieurs scènes mémorables n'y sont pas étrangers.

Délires tourbillonnants générés dans la tête de Jean-Paul par une coureuse blonde, va-et-vient dans le passé et les questionnements métaphysiques du héros, Pedrosa arrive à disséquer avec une efficacité redoutable et un coup de crayon débordant d'humanité la douloureuse psychologie de ses personnages. Un peu Bouq (l'homme derrière les délicieuses *Aventures de Jérôme Mouchérot*) par moments, l'œuvre sait toutefois affirmer une personnalité très forte — et tellement de son temps! —, mais aussi une sensibilité qui fait de ce premier opus le point de départ d'un voyage en solitaire aussi prometteur qu'attendu.

Le Devoir

LES CŒURS SOLITAIRES
Cyril Pedrosa
Dupuis
Paris, 2006,
56 pages



Illustration de Cyril Pedrosa pour *Les Cœurs solitaires*.



Vittorio Frigerio
Naufragé
en terre ferme

NAUFRAGÉ EN TERRE FERME
Vittorio Frigerio
Prise de parole

Accents

du Canada français

Découvrez nos nouveautés

ROMANS



UN JARDIN EN ESPAGNE
Katia Canciani
David



LA PETITE MUSIQUE DU CLOWN
Monique Genuist
Prise de parole



WILFRID... LA QUÊTE DE L'IMPOSSIBLE
Lise Bédard
Vermillon



LA FEMME-HOMME
Simone Piuze
David



LA VIE, SENS UNIQUE
Jean-François Somain
Vermillon



L'AGONIE DES DIEUX
Jean Mohsen Fahmy
L'Interligne



LA SANG-MÊLÉ DU BAYOU
Lili Maxime
La Grande Marée



CARNET DE VOYAGE HONOLULU À SAN FRANCISCO
Marie-Pierre Maingon
Plaines



BRAVADE, BRAVOURE ET BAVARDAGE, RANDONNÉE SUR LA CÔTE OUEST
Jean Lebaty
La nouvelle plume

VENEZ RENCONTRER

l'œuvre de François Weyergans, prix Goncourt 2005, au stand Gallimard du salon du livre de l'outaouais

François Weyergans est en folio

François Weyergans *Macaire le Copte*
 François Weyergans *Le Radeau de la Méduse*
 François Weyergans *La vie d'un bébé*
 François Weyergans *Je suis écrivain*
 François Weyergans *Françaises, Français*

RÉCF
Réseau des Écrivains canadiens français

www.recf.ca
14 éditeurs sous une même bannière

LIVRES

ROMAN FRANÇAIS

Sollers, la vie et rien d'autre

Avec ce nouveau roman, ludique et touffu, l'écrivain français revisite à sa manière la vie et l'œuvre de Nietzsche

CHRISTIAN DESMEULES

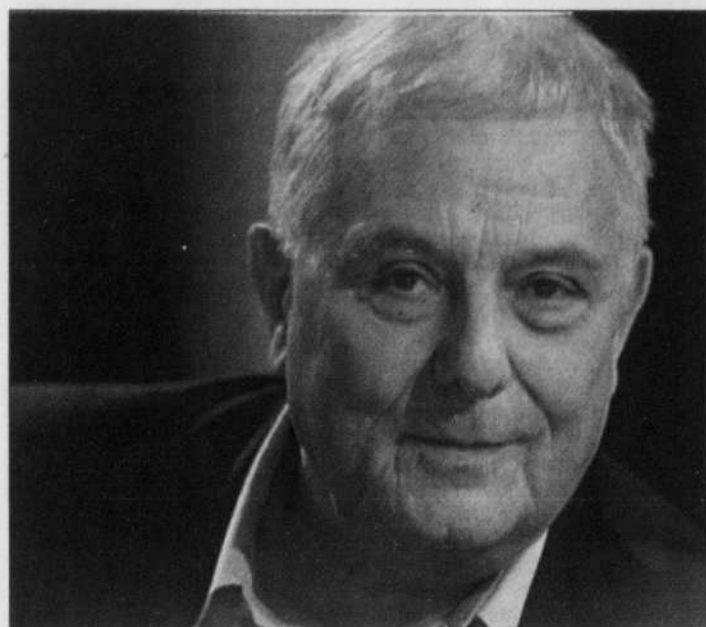
Formidable passeur et témoin lucide d'un siècle désenchanté pour les uns, «hyène dactylographe», prélat illisible ou simple retourneur de veste pour les autres — notamment pour Pierre Bourdieu, qui le qualifiait, dans un article vitriolique paru dans le quotidien *Libération* il y a une dizaine d'années, de «Tartuffe sans scrupules de la religion de l'art» —, Philippe Sollers suscite rarement l'indifférence.

Directeur littéraire chez Gallimard, où il dirige la collection et la revue *L'Infini*, chroniqueur habile, biographe partisan (Casanova, Mozart), auteur d'une trentaine de livres, il est une sorte de «Parrain» des lettres parisiennes, entouré de vénération et de chuchotements. De jeunes écrivains doués, même de ce côté-ci de l'Atlantique, s'en inspirent jusqu'à plus soif, mouillent leur petite culotte, servent docilement sa cause, imitent son style, prennent sa pose. Bref, Philippe Sollers, soixante-dix ans cette année, est le sujet béni d'un roman d'amour et de haïne.

Il a tout lu, depuis toujours. Il sait tout, il a compris, et depuis fort longtemps déjà, ce que peu d'entre nous, simples mortels, arriveront à comprendre au cours de leur existence. Sollers semble maîtriser comme pas un cet «art d'avoir toujours raison» développé et mis en boîte par Schopenhauer dans un petit livre de stratagèmes. Il agace, il excite, et il le sait.

Une lecture de Nietzsche

Dans son nouveau roman, *Une vie divine*, l'écrivain ne surprendra personne. Sa phrase est toujours rythmée et crépitante, le récit refuse de se plier à d'autres règles que celles du mouvement et de la liberté. Le narrateur y est une sorte de «philosophe masqué», un écrivain du bonheur déguisé en petit professeur, un passionné de Nietzsche qui partage son temps entre deux jolies femmes beaucoup plus jeunes que lui: Ludi, petite blonde et sexy avec laquelle il a eu un fils (Frédéric...), puis Nelly, brune philosophe qui s'échauffe à lui lire les moralistes d'hier et d'aujourd'hui. «Plus c'est idéaliste, précheur, tarte, plus ça



Philippe Sollers

BERTRAND GUAY

fait bander. Plus c'est lourd, embarrassé, grave, morbide, plus ça fait jouir.»

Un homme vieillissant, mais pas trop, un écrivain de l'ombre qui sait ce que tout le monde ignore, qui vit heureux et caché, entouré de quelques nymphes, et qui croit de toutes ses forces à ses illusions. Une vie idéalisée et parfaitement assumée, en somme, où le paradis est résolument terrestre.

Entre l'essai et la biographie commentée de Nietzsche (1844-1900), *Une vie divine* apparaît d'abord comme un prétexte. Pour montrer, encore et toujours, la puissante modernité de l'œuvre de celui qui, en 1888, à quarante-quatre ans, basculait dans la folie irréversible, après avoir écrit ses grands livres dont *L'Antéchrist*, son chef-d'œuvre aux yeux du narrateur sollersien. Mais aussi pour se porter à la défense d'un écrivain étouffé par la société, incompris par sa propre famille et par bon nombre de ses lecteurs.

En habile écrivain à l'idée fixe, artisan obstiné, Philippe Sollers enfonce depuis un certain temps déjà le même clou, mais en se servant chaque fois de marteaux différents. Que ce soit avec Rim-

baud, Hölderlin ou Cyrano de Bergerac (*Studio et Passion fixe*, 1997 et 2000), c'est sa machine de guerre personnelle qui est à l'œuvre à travers chacune de ces «vies exemplaires», déployée pour servir ses propres intérêts, sa conception du monde et son plaisir d'exister.

En grand «enfant ravi par la vie», Philippe Sollers ne croit qu'en lui-même

Il ne se passe rien, pour ainsi dire, dans les romans de Sollers, mais tout passe à travers lui: le temps, les livres, la musique, l'amour. Qu'est-ce qu'un nihiliste aujourd'hui, se demande-t-il? «Un imbécile.» À ses yeux, «le christianisme, le judaïsme et l'islamisme se disputent la palme du délire.» À travers Nietzsche, il fait une jambette aux «prédicateurs de la mort» ou aux philosophes moralistes («nouveaux curés de l'Histoire»). En grand «enfant ravi par la vie», Philippe Sollers ne croit qu'en lui-même. C'est sa liberté et c'est ce qui fait sa «mauvaise réputation» (Debord), mais aussi toute sa séduction. Nietzsche: «J'ai regardé autour de moi, le temps était mon seul contemporain.»

La vie est un tango
«La vie est un tango et celui qui ne le danse pas est un idiot», croyait Concha, personnage capi-

tal d'*Une curieuse solitude*, le premier roman de Sollers publié en 1959. Tout Sollers est dans cette phrase. Déjà. Pour lui — et il nous le rappelle encore une fois dans ce nouveau roman —, le monde psychique «n'a pas plus d'intérêt que la comédie de réputation sociale». La vie est un jeu. Le paradis est sur terre, c'est son mantra, la mort est une terrifiante aberration et «l'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres» (Lautréamont).

Formidable bluffeur et ironiste de premier plan, «Sollers n'adhère à rien», nous rappelait-on l'an dernier dans *Poker: Entretien avec la revue Ligne de risque*. Une dizaine d'entretiens, réalisés depuis 1997, avec deux «disciples» fondateurs d'une petite revue parisienne vaguement situationniste.

Sur l'importance capitale de Lautréamont dans l'aventure de *Tel Quel*, importante revue de l'avant-garde des années soixante et soixante-dix, sur la fin du littéraire («Plus on publie, moins il y a de littérature»), sur les coulisses de *Paradis* (son œuvre la plus ambitieuse), sur «l'affairement culturel», ou le consensus humaniste et la terreur sociale dont sont aujourd'hui victimes, à ses yeux, nombre d'écrivains et d'artistes, Philippe Sollers a son mot à dire.

Mais Sollers, surtout, c'est l'ironie triomphante et irrédicible. En particulier lorsqu'il retourne contre lui le concept de «l'Éternel retour», cette illumination nietzschéenne fondamentale: «Je peux bien dire en toute simplicité, sans plaisanter, sans la moindre vanité, avec une grande humilité, même: j'ai été Dieu, puis Nietzsche, puis tous les noms de l'Histoire.» Souriez, vous êtes chez Sollers.

Collaborateur du Devoir

UNE VIE DIVINE

Philippe Sollers
Gallimard
Paris, 2006, 526 pages

POKER. ENTRETIENS AVEC LA REVUE LIGNE DE RISQUE

Philippe Sollers
Gallimard, coll. «L'Infini»
Paris, 2005, 218 pages

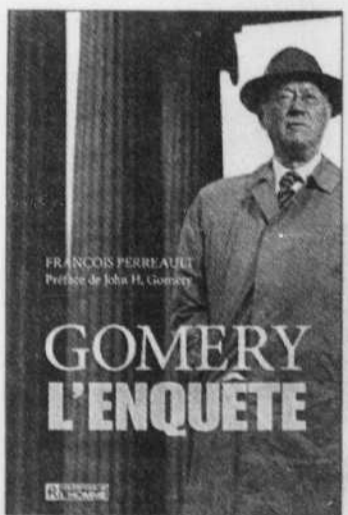
POLITIQUE

Au cœur de la tempête

ALEC CASTONGUAY

Peut-on encore écrire quelque chose sur le scandale des commandites et la commission Gomery sans avoir la lourde impression de se répéter? Que reste-t-il à raconter après un an d'audiences publiques, des milliers de pages déposées en preuve, des centaines d'articles de journaux et deux rapports d'enquête? L'intérieur. Le ventre de la bête. Il reste à raconter les sentiments, les perceptions, les intrigues, les colères et les joies des acteurs qui ont fait tourner cette machine à nouvelles qu'était la commission Gomery.

C'est ce à quoi s'emploie François Perreault dans un livre qui vient tout juste de paraître: *Gomery - L'enquête* (Les Éditions de l'Homme). De son poste de porte-parole officiel de la commission d'enquête sur le scandale des commandites, François Perreault a été au cœur de la tempête. Secoué comme tout le monde par les révélations des audiences, coincé entre les médias, le gouvernement Martin, les procureurs et le juge, François Perreault a dû naviguer en eaux troubles pendant des mois. D'où l'intérêt d'un tel bouquin.



Il en sort un livre tout ce qu'il y a de plus intéressant, même si les personnes avides de nouvelles révélations devront passer leur tour. Par contre, pour tous ceux qui s'intéressent au domaine des relations publiques ou des relations avec les médias, ce bouquin devrait automatiquement atterrir en bonne position sur la table de chevet. Dans son rôle unique de porte-parole de la

commission d'enquête la plus médiatisée de l'histoire, François Perreault a dû composer avec des facettes du métier de relationniste jusque-là inconnues.

L'auteur ne prétend d'ailleurs pas offrir aux lecteurs un livre explosif, mais plutôt 283 pages d'histoires et d'intrigues. Bref, l'intérieur de la commission Gomery, la seule facette de l'enquête qui s'est vraiment déroulée dans l'ombre. Bien écrit, dans une langue que tout le monde peut comprendre, l'ouvrage saura plaire aux curieux qui ont suivi les travaux de la commission Gomery.

Il n'y a d'ailleurs aucune prétention à l'objectivité totale, même le juge John Gomery en convient, lui qui signe la préface. «Dans son livre, François relate de manière captivante et exacte le fonctionnement interne de la commission. Bien entendu, sa plume est celle de quelqu'un qui a travaillé sans relâche et réussi à donner l'image la plus positive possible de la commission et de son personnel. Cet ouvrage ne peut donc pas être considéré comme une analyse critique de la commission», écrit le juge. N'empêche, certains chapitres

du livre sont fascinants, notamment celui intitulé «Jeux de guerre», où François Perreault relate les nombreuses tentatives du gouvernement Martin et des hauts fonctionnaires pour discréditer les travaux de la commission Gomery grâce à un travail de sape bien organisé. Mêmes faits intéressants lorsque l'auteur aborde la relation ambiguë du procureur Neil Finkelstein avec Jean Chrétien et Paul Martin. M. Finkelstein aurait-il été trop mou avec ces deux témoins majeurs de la commission? La question est soulevée avec force par François Perreault. La bataille constante entre la commission Gomery et le Conseil privé, sur une foule de sujets, est aussi intéressante à découvrir. Bref, un livre qui contient peu de révélations-chocs à la manière Gomery mais qui dévoile assez de faits croustillants pour qu'on ait du plaisir à le lire.

Le Devoir

GOMERY - L'ENQUÊTE

François Perreault
Les Éditions de l'Homme
Montréal, 2006, 283 pages

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Gracián, le héros de la ruse

La plus belle leçon de cynisme et d'ambiguïté de l'histoire européenne...

L'œuvre du jésuite espagnol demeure un diamant échevelé et fascinant, remarquablement traduit en français.

ROGER-POL DROIT

Devenir jésuite, voilà un bon plan. En tout cas pour un jeune homme sans fortune, natif de l'Aragon, au début du XVII^e siècle. Avec assez d'habileté, il confesse-t-on bientôt les princes. Il dirigerait peut-être, en sous-main, le cours de l'histoire, si le destin aidait ses desseins. Baltasar Gracián (1601-1658) a sans doute fait ce genre de rêves. Mais il n'a pas pu les concrétiser. Sa carrière politico-ecclésiastique fut médiocre, sans commune mesure avec les ambitions qu'on lui devine.

Il passa finalement l'essentiel de son temps à écrire, dans le palais fastueux de son protecteur, Vincencio Juan de Lastanosa. Tant mieux! Car l'œuvre est unique — ensemble volumineux, déconcertant et superbe, une sorte de diamant échevelé, si l'on ose dire, où coexistent au point de se confondre cynisme noir et jeux de mots, tactique et dévotion, vie du style et style de vie.

Voilà pourquoi, depuis presque quatre siècles, cette œuvre n'a cessé de fasciner. Du vivant de Gracián, ses ouvrages sont plusieurs fois réimprimés en Espagne, traduits en latin, en italien, en français. Ceux qui le lisent, au fil des générations, se nomment Molière, La Rochefoucauld, Schopenhauer (qui le traduit en allemand en 1861), Nietzsche, ou encore Jankélévitch, ou Lacan, ou Debord. Entre autres. Un nouveau destin l'attend sans doute, avec cette première édition française, en un seul volume, de toute l'œuvre non romanesque de Gracián par Benito Pelegrin, qui depuis plus de trente ans a consacré un travail considérable à cet auteur et à son époque. On trouve ici tous les traités du maître de la ruse, à commencer par son coup de tonnerre initial, *El Héroe* (Le Héros), publié en 1647.

Le texte s'adresse à un lecteur jeune, ardent, mais inexpérimenté. On le suppose intelligent et déterminé. «Que je te désire singulier!», lui dit Gracián pour l'accueillir. Ce double virtuel désire la gloire, la réussite, le pouvoir, un destin d'exception. Ce qui lui fait défaut? Une méthode. Eh bien, la voici! «Tu trouveras ici non un traité de politique ni d'économie, mais une raison d'Etat de toi-même, une boussole pour naviguer vers l'excellence, un art d'être éminent avec à peine quelques règles de sagesse.»

En moins de cinquante pages, tout est dit. Le trait frappe juste, les formules jouent la concision. «Ce qui s'énonce bien s'énonce brièvement», dira plus tard le stylisticien. Précepte-clé de ce premier traité de machiavélisme quotidien: ne jamais se décourager tout à fait. Mieux vaut laisser les autres ignorer ce qu'on détient réellement comme pouvoirs, compétences ou informations. «On respecte un homme tant qu'on n'a pas trouvé de limite à sa capacité.» En ne se donnant jamais entièrement à voir ni à comprendre, il est donc possible de garder la main, et de gagner plus aisément. «Toi qui aspires à la grandeur, écoute bien le conseil: que tous te connaissent, que personne ne te comprenne, car par cette ruse, le peu paraîtra beaucoup, le beaucoup infini, et l'infini, bien plus.»

A cette règle de dissimulation, qui concerne aussi bien é motions que projets, il faut ajouter des tactiques de surprise, et leur nécessaire renouvellement. Car si la nouveauté ouvre le chemin du succès, elle est par nature éphémère. Ce qui dure lisse. Le vrai héros devra donc inventer continuellement du nouveau, pour demeurer dans «une splendeur de soleil levant». Peu importe, évidemment, qu'il s'agisse d'apparences et non de réalités. Cette distinction n'a pas cours: le pou-

voir repose sur des croyances, l'illusion s'y confond avec la vérité. Machiavel le savait déjà. Gracián étend le précepte au «gouvernement de soi», à la conquête individuelle de la réussite, à la vie de tous les jours.

«Être saint»

Toute l'œuvre de Gracián va poursuivre et développer cette première mise à nu des principes de l'existence victorieuse. Dix ans après *Le Héros*, *L'Oracle manuel et art de prudence* détaille les maximes à suivre avec une fausse froideur parfaite. Rien n'est laissé de côté, ni l'éloge de l'artifice ni la nécessité de connaître ses points faibles ou d'être généreux quand c'est utile. On se souviendra, par exemple, de ne pas se plaindre (inutile de montrer ses faiblesses), de ne pas dévoiler les ébauches d'un travail en cours (conserver toute sa force à l'œuvre achevée) et de maquiller consciencieusement ses erreurs. On n'oubliera pas non plus d'être économe de sa présence (entretenir le désir et un certain mystère), ni d'avoir toute sa vie, en tout domaine, public ou privé, toujours deux fers au feu.

Bref, il s'agira d'être «saint». Mais oui, tout bonnement! C'est en effet l'ultime conseil de Gracián, celui qui résume tous les autres, et qu'on ne sait évidemment comment entendre. Car ce qui caractérise cette prose, autant qu'un certain halo de douce folie, c'est un invraisemblable génie de l'ambiguïté. Impossible de savoir, en fin de compte, si Gracián conseille ou s'il dénonce. On retournera ses formules dans tous les sens. Justement, elles sont plus versatiles! Maître de la ruse, il ne parle pas de face. «Esprit ambidextre», comme il dit, il ne s'exprime que de biais, en clair-obscur. «Les vérités qui nous importent le plus s'offrent toujours à demi-mot.» C'est pourquoi il privilégie les termes «à deux lumières», les phrases dont on ne sait si elles sont prose ou poésie, toutes ces tournures où les jeux de langue vont piéger les frontières nettes des idées.

Alors il n'y a pas loin de la «fange» à l'«ange», et inversement. Ces jeux-là fascinent Gracián, parfois jusqu'au vertige. Assez, en tout cas, pour qu'il consacre au trait d'esprit, aux pointes et autres calembours, une part importante de ses écrits. On aurait tort de croire qu'il s'agit d'un autre versant. Le mot d'esprit est une ruse du sens, une parole biaisée, une façon de briser la circulation uniforme des messages, un moyen de conserver un pouvoir en retrait. Style de vie et style tout court finissent donc par se rejoindre, voire se confondre. Le trait d'esprit est le retrait où l'on se dissimule. Si c'est le cas, Gracián est un héros. Non pas un prédicateur d'autrefois à la carrière ensevelie par l'oubli, mais un trouble vivant qui peut encore directement nous perturber.

Cela pourrait se dire encore autrement, d'une manière sûrement plus irrévérencieuse, mais qu'il n'ait peut-être pas désavoué: si le verbe s'est fait chair, il doit être possible de le chatouiller, de le transir, de le pincer, de l'exciter. Et ainsi de suite. En ce cas, la seule question à trancher serait de savoir si de telles distractions ont encore un avenir. Ou si elles appartiennent définitivement au passé. Ce qui n'ôte rien au plaisir de lire.

Le Monde

TRAITÉS POLITIQUES, ESTHÉTIQUES, ÉTHIQUES

Baltasar Gracián
Traduits de l'espagnol, introduits et annotés par Benito Pelegrin
Le Seuil, Paris, 940 pages

D'ÉPIQUE MULTIPLICATION

L'Inconvenient no 4

Philippe Muray
Marc Chevrier
Alain Roy
Jonathan Livernois

François Ricard
Jean Imbeault
David Dorais

Pierre Vadeboncoeur
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Serge Bouchard
Andrée-Anne Clermont

Disponible en kiosque et en librairie

WWW.HC.OHVCHICHI.CA